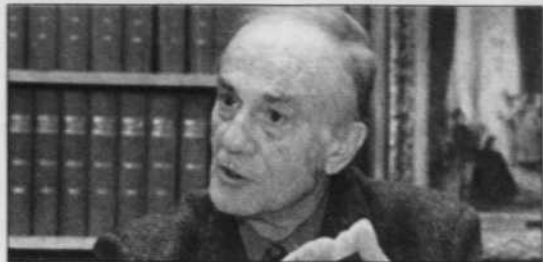


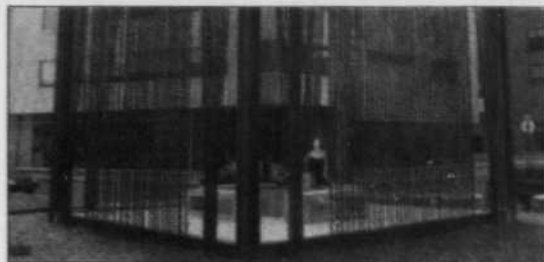
ENTREVUE

Jacques Grand'Maison
Page F 6



DE VISU

La Biennale de Montréal
Pages F 7 et F 8



LE DEVOIR

LIVRES



VIE LITTÉRAIRE

Une ville en émoi

DAVID CANTIN

Avec ses nombreuses lectures et des invités d'un peu partout à travers le monde, le Festival international de poésie de Trois-Rivières amorce véritablement sa 18^e édition au cours de ce week-end. Lauréate du Grand Prix de poésie de cette année, Elise Turcotte revient donc dans «la capitale de la poésie», comme on le dit parfois de cette ville, pour lire certains extraits d'un recueil magnifique, paru il y a quelques mois aux Éditions du Nord, sous le titre *Sombre ménagerie*. A quelques semaines de la parution de son tout dernier roman chez Leméac, *La Maison étrangère*, cette auteure plutôt discrète acceptait de revenir sur cette traversée, des plus intenses, dans le langage.

Fébrile, Elise Turcotte avoue être mal à l'aise lorsqu'il s'agit de parler de ses propres livres. «Ce n'est jamais facile pour moi. J'hésite toujours avant de m'avancer sur ce terrain. En poésie, c'est encore plus difficile puisqu'on se retrouve dans un art de l'espace alors que le roman appartient davantage à celui du temps.» Il est vrai qu'une part insaisissable anime l'écriture elliptique et terriblement noire de *Sombre ménagerie*. On découvre dans ces poèmes un monde peuplé de spectres et de fantômes, ainsi qu'une ville sous-marine où le récit semble presque impossible. «Je crois que je cherchais, avec ce recueil, une façon radicale de dire la solitude. C'est un voyage, en quelque sorte, dans ce que j'appelle une pauvre et maladroite éternité. Pour moi, la poésie est la source et le jaillissement de la source», insiste Turcotte, avec un certain recul. Le livre, divisé en trois parties, avance tel un pèlerinage dans «un long village enfumé d'où il faut s'enfuir». Ainsi, le doute, les épreuves et la peur se succèdent dans ces ruines fragiles du temps.

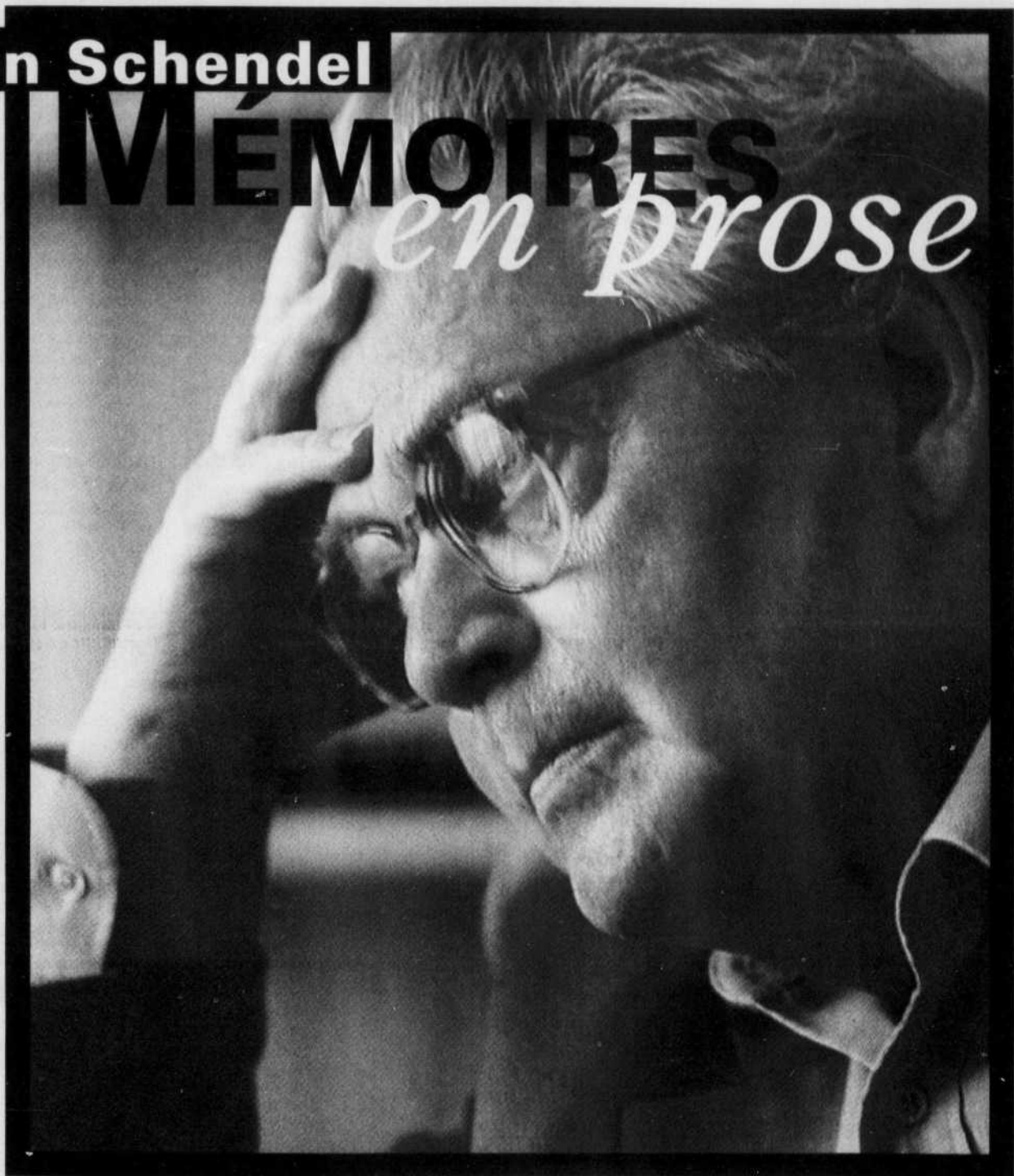
Il n'est pas surprenant d'apprendre que *Sombre ménagerie* avait comme titre de travail «Visions» ou encore «Sous l'éternité à un certain point». Comme l'explique Turcotte, «c'est une forme d'écriture très visuelle. Cette ville sous-marine, je la voyais vraiment en moi. On aurait dit des visions que je tentais d'exprimer du mieux que je pouvais. On pourrait même parler d'une sombre alliance avec la vie». Après s'être taillé une réputation en tant que romancier grâce à des œuvres comme *Le Bruit des choses vivantes* et *L'Île de la Mer-ci*, on comprend qu'Elise Turcotte n'entretient plus tout à fait le même rapport à la poésie. «Je ne savais pas que je reviendrais à la poésie. Pourtant, Deux ou trois feux (Dazibao, 1997) annonçait déjà d'une certaine façon *Sombre ménagerie*. J'ai interrompu l'écriture de *La Maison étrangère* pour me lancer, de manière un peu mystérieuse, dans ce dernier recueil. Le vers libre s'est aussi imposé, comme si je renouais, de nouveau, avec l'essence même du langage poétique. J'ai appris à me déplacer d'une forme à l'autre.» Elise Turcotte parle, maintenant, de *Sombre ménagerie* comme du noyau obscur du roman à paraître à la fin du mois d'octobre. *L'Oiseau en chute libre*, œuvre de l'artiste montréalais Marc Séguin, reproduite sur

VOIR PAGE F 2: ÉMOI

Michel Van Schendel

MÉMOIRES en prose

Il a voulu faire un long poème, comme si sa vie en était un. Et ceux qui y chercheront des noms seront déçus. On en trouvera quelques-uns tout au plus, ceux d'Hubert Aquin ou d'André Laurendeau, de Paul-Marie Lapointe ou d'Émile Hecq, par exemple, comme échappés involontairement au milieu de sa prose. Un temps éventuel, premier tome des «mémoires» de Michel Van Schendel, qui paraît ces jours-ci aux Éditions de l'Hexagone en même temps qu'un nouveau recueil de poèmes, est une œuvre pleine d'allusions, mouvante, évanescence. Un exercice de style au moins autant qu'un exercice de mémoire.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

L'homme vient d'aménager rue de la Commune. Et dans des boîtes, sur les étagères de ce nouvel appartement, il y a des livres, des livres, encore des livres. Au sol, l'encre que le peintre Léon Bellefleur avait offerte au poète il y a 43 ans. C'est celle-là même qui a été choisie pour orner la couverture du *Temps éventuel*. Le tableau, intitulé *Disques enchantés*, avait accompagné un texte écrit par Van Schendel sur Bellefleur, paru à l'époque dans la revue *Vie des arts*.

«Je la regarde tous les jours depuis 43 ans, et chaque fois, c'est différent», dit le poète. Entre le poète et le peintre, il y a eu correspondance. Car pour Van Schendel, l'écrivain est un artiste au plein sens du mot, un artiste qui interprète l'univers, et qu'il faudra interpréter à notre tour. Comme Marie-Claire Blais, qui écrit des œuvres à la ponctuation bouleversée, exigeantes pour le lecteur, Van Schendel ne se prive pas de faire preuve d'une certaine vir-

tuosité de la forme.

«J'ai pleinement confiance dans le lecteur», dit-il. Au lecteur de se laisser aller à sa prose déliée, au lecteur encore d'y trouver le sens qui lui convient.

Dans ces «mémoires» qui n'en sont pas, le personnage principal se dédouble parfois en un Xavier imaginaire ou réel, ou les deux. «Il n'est pas possible, j'en ai l'intime conviction, de conter les faits saillants ou anodins d'une vie, surtout la sienne, sans avoir recours aux procédés de la fiction. Celle-ci est le plus court chemin de la vérité. Car elle a l'audace de dire et d'inventer — d'inventer pour découvrir ce que c'est que de dire et ainsi donner du poids à la parole», écrit Van Schendel dans son introduction.

Avec *Un temps éventuel*, Van Schendel dit avoir exploré le thème du nom, le nom que l'on construit au fil d'une vie, un nom que les autres, ceux qui nous entourent et nous touchent, nous donnent et nous font construire aussi. Aussi, on trouvera dans ce texte les profils de ceux qui ont forgé l'esprit du poète, bien sûr, mais également celui de l'intellectuel, du professeur, de l'homme de

gauche, du militant.

A ce chapitre, Van Schendel insiste sur la rencontre d'un couple de «gens du peuple», comme il les désigne, Julien et Suzanne Dohy, rencontre faite en France en 1946.

La France sortait alors de la guerre, et la guerre, pour Van Schendel, avait signifié la brutalité de la découverte des différences entre les classes, la différence de fortunes. «La guerre m'a formé», convient-il. Né dans un milieu aisé, c'est la guerre qui lui a fait connaître la faim, la pauvreté. De l'après-guerre, il se souvient de l'anti-bolchévisme affiché par une droite réactionnaire américaine qu'on retrouve encore dans l'Amérique d'aujourd'hui. Après la signature du Pacte Atlantique, il adhère donc au Parti communiste.

En entrevue, Michel Van Schendel précise qu'il n'a plus été membre du Parti communiste après sa traversée de l'Atlantique pour s'établir au Québec à la fin des années 50. Et pourtant, il se souvient d'avoir été mis ici sous écoute pour avoir participé à des activités controversées. L'Amérique, consta-

te-t-il, est un continent plus policier que l'Europe.

De la fondation de l'UQAM, des activités de Van Schendel en tant que syndicaliste auprès des professeurs de l'UQAM, de la fondation de la revue littéraire *Liberté*, de la direction de la revue *Socialisme* ou encore de son engagement dans le Mouvement laïque québécois, on ne saura à peu près rien dans ce premier tome des «mémoires», qui sera suivi par un second, où on approfondira le séjour au Québec de cet intellectuel né en France en 1929.

En entrevue, il admet quand même que le Québec a beaucoup progressé depuis la Révolution tranquille, et que ceux qu'ils ont libéré sont essentiellement les artistes. «Les grands libérateurs du Québec», dit-il, ce sont eux. Pour lui, cette période a aussi été celle de l'âge d'or du journalisme québécois. Aujourd'hui, croit-il, «le journalisme québécois n'a plus cette capacité critique» dont il jouissait à l'époque. Il se souvient aussi d'avoir défendu un certain nationalisme

VOIR PAGE F 2: MÉMOIRES

« Un roman riche, complexe, fascinant. ****1/2 »
Réginald Martel, *La Presse*

« La puissance de feu romanesque de Soucy est époustouflante : ce magicien est un bonimenteur qui n'a pas froid à l'imagination. »
Danièle Brison, *Le Magazine littéraire*

« Un roman époustouflant, étrange et déroutant qui allie le récit picaresque et la tragédie. »
Danielle Laurin, *Bouquenville, Radio-Canada*

Gaétan SOUCY

MUSIC-HALL!



Roman
396 pages • 27,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

MÉMOIRES

SUITE DE LA PAGE F 1

québécois «sans mystique et à condition qu'il soit socialiste», au début des années 60. Et pourtant, il dit avoir en horreur un certain nationalisme «qui s'enfle comme une baudruche».

Aujourd'hui encore, alors que le vent souffle en faveur de la droite, il croit que l'essentiel est de poursuivre la lutte contre le capitalisme.

En 2001, un groupe d'intellectuels a publié à l'Hexagone un livre intitulé *Poésie et politique, mélanges offerts en hommage à Michel Van Schendel*. Ce livre apprécie autant le poète qu'est Van Schendel que le militant et l'activiste. Lucie Bourassa y relève que la poétique de Michel Van Schendel a comme souci de «former l'oreille, de susciter une écoute». Naim Kattan écrit que «disponible à ses amis, Michel reconnaît comme sienne toute inquiétude d'écrivain». Il écrit aussi que le poète «connaît les règles et les limites. Il va jusqu'au bout des faits, des opinions, des idées avant



d'émettre un jugement qui, de toute façon, est relatif, sauf quand il s'agit d'une prise de position éthique. Il est alors intransigeant même quand il s'agit de compagnons, voire d'amis». Michel Van Schendel, rappelle Jean-Marc Pottier au sujet de son ami, croyait que les mouvements des années 60 souffraient de «l'impossibilité d'articuler la question

nationale sur la question sociale». Aussi, il semble qu'à son tour, Van Schendel ait voulu rendre hommage à ceux qui l'ont formé. Dans ce premier tome des mémoires en prose, ce sont l'amour, l'amitié et l'art qui arrivent en première place.

En même temps qu'*Un temps éventuel*, un recueil de poésie de Van Schendel intitulé *Quand demeure* paraît également à l'Hexagone. *Quand demeure*, glisse-t-il à la fin de l'entrevue, est un recueil qui parle du fait de demeurer étranger même après des années de séjour au Québec. Ce regard d'étranger sur la terre d'accueil, croit-il, a aussi ses avantages.

UN TEMPS ÉVENTUEL
Michel Van Schendel
L'Hexagone
Montréal, 2002, 450 pages

QUAND DEMEURE
Michel Van Schendel
L'Hexagone
Montréal, 2002, 90 pages

ÉMOI

SUITE DE LA PAGE F 1

la couverture, en dit aussi beaucoup sur cet inventaire d'un monde qui tombe et bascule. Page 31, une voix interroge, avec beaucoup de précaution, le désarroi qui l'habite: «Pourquoi voguer ainsi / au-dessus d'une végétation / étrange / où survit une sorte / d'incomplétude / pourquoi rejoindre / les couches inférieures / d'un rêve éveillé / la réalité n'est ni chaude / ni froide / tu ne comprends pas.»

Comment l'auteur de *La terre*

est ici voit-elle son passage à Trois-Rivières? «Il est intéressant de voir à quel point cette manifestation est devenue importante. Pour moi, c'est un lieu de rencontres avec des lecteurs mais aussi des poètes d'un peu partout. Ce sera un temps d'arrêt pour lire et échanger.» Encore cette année, le Festival international de poésie de Trois-Rivières propose plus de 400 activités sur un intervalle de dix jours dans plus de 80 lieux. Des poètes de 25 pays, habitant quatre continents, tenteront d'introduire la

poésie dans le quotidien des gens. Jusqu'au 13 octobre, il sera donc difficile de faire un pas, à Trois-Rivières, sans entendre la lecture d'un poème au coin d'une rue, voire d'en lire un si l'on est soi-même poète. Parmi l'imposante liste des 150 poètes qui seront de passage, on retiendra les noms du Belge Eric Brogniet, des Français Ariane Dreyfus et Jean-Michel Maulpoix, ainsi que de l'Argentine Laura Cerrato. Il ne s'agit là que de quelques noms, mais bien d'autres voix poétiques se feront entendre au cours de la prochaine semaine, dans la ville de Gatien Lapointe et d'Alphonse Piché.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE POÉSIE DE TROIS-RIVIÈRES
Jusqu'au 13 octobre



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Élise Turcotte

Défrayer la chronique

HISTOIRE

SOPHIE POULIOT

Devoirs d'histoire est un recueil de 17 chroniques originellement publiées dans *Le Devoir* entre 1998 et 2001 par Louis Cornéliier, qui y commente des essais québécois ayant l'histoire pour sujet, comme le titre l'indique. Cette sélection a le mérite de regrouper plusieurs auteurs et plusieurs pensées, et d'offrir une vue d'ensemble des débats historiographiques actuels. Cependant, tant par le choix des livres que par leur commentaire, *Devoirs d'histoire* privilégie certaines questions et certains éclairages. Le critique y défend sa conception de l'utilité de l'histoire, de la façon de l'étudier et de l'avenir que le Québec pourrait se construire à partir d'une meilleure connaissance de celle-ci, cela sans sacrifier l'honnêteté intellectuelle requise par son travail.

Derrière tout critique se cache un être humain avec ses convictions, ses idées, ses espoirs et ses penchants, ce qui ne peut qu'insuffler une certaine subjectivité à ses propos. Louis Cornéliier, à l'instar de quelques auteurs dont il commente ici les ouvrages, croit à l'inévitable subjectivité de l'historien et récuse les prétentions d'objectivité qu'affichent ceux qui tentent de faire de l'histoire une science exacte. Il y a les faits, mais la façon de les interpréter et les questions qu'ils posent relèvent de l'exégète, sans compter l'importance accordée à certains événements historiques, à certains personnages, etc.

Si cette vision ressort clairement des textes réunis dans *Devoirs d'histoire*, il ne s'agit pas du seul élément à dégager de l'ensemble. Cornéliier a honneur que les Québécois renient leurs origines, presque autant qu'il abhorre que ceux-ci trouvent dans leur passé matière à nourrir, quant à l'avenir, un fatalisme paralysant. Ainsi, dans le texte intitulé «*La famille Plouffe a 50 ans*», comme à quelques reprises dans d'autres chroniques, le chroniqueur s'insurge contre ces «*Nation Builders*» pour qui le Québec est un État fon-



cièrement moderne, qui a rompu avec ses racines dont il n'y aurait pas lieu d'entretenir la mémoire. Le critique verra ainsi un signe de cet aveuglement volontaire dans le choix fait par l'État québécois de célébrer en grande pompe le 50^e anniversaire de *Refus global*, tout en passant sous silence celui de *La Famille Plouffe*, œuvre marquante de Roger Lemelin.

Tout en souscrivant à l'hypothèse de Gérard Bouchard voulant que le Québec soit une jeune nation qui ne s'inscrit pas forcément dans la continuité historique des pays venus coloniser l'Amérique, le chroniqueur estime que la honte du passé n'est pas un fondement solide à l'érection d'un pays. Pour Louis Cornéliier, l'histoire n'est résolument avec présent et avenir. Au sujet de Georges Langlois, auteur d'*À quoi sert l'histoire*, il écrit ainsi qu'*avec la connaissance historique comme boussole, le chroniqueur s'avance armé, prêt à affronter les dérives du présent*». La formule résume bien l'idée que Cornéliier se fait de l'histoire et de l'utilisation que chacun devrait en faire.

Des positions claires

Le choix des textes est plutôt cohérent, dans la mesure où il permet au lecteur de faire le lien entre les théories avancées par différents auteurs, les uns étant cités dans des textes commentant les ouvrages

des autres. Par ailleurs, certains articles semblent avoir été retenus pour la position qu'ils défendent. Par exemple, la critique de *Mythes, mémoire et mensonges* d'Esther Delisle permet au chroniqueur de souligner la tendance qu'il observe chez certains Canadiens d'associer les Québécois, et plus particulièrement les indépendantistes, au fascisme. Sa lecture de *Marcel Tessier raconte...* lui permet d'écrire que la «*pop histoire*» n'est pas l'histoire, mais bien une porte d'entrée susceptible d'y amener le grand public.

En résumé, Louis Cornéliier a des idées, il aime la polémique et les débats, et ses chroniques en gardent la trace. À quoi s'ajoute une caractéristique, observable notamment dans l'article déjà cité sur l'ouvrage de Georges Langlois. Il s'agit d'un enthousiasme contagieux, d'un espoir bien réel qu'il entretient, pour les êtres humains, de changer le cours de l'histoire. Idéalisme? «*Outré par le mensonge politique qui sévit à gauche et à droite et entraîne la désaffection des citoyens pour la chose publique, épris de justice sociale [...]*», écrit Cornéliier, *inquiète la figure d'une multiplication des droits qui ne s'accompagnent jamais de devoirs correspondants, Georges Langlois sonne la charge en rappelant l'essentiel: "Avant d'écrire l'histoire, il faut d'abord la faire..."* S'il s'agit d'idéalisme, on peut dire qu'il est nécessaire, en tant que moteur de changement. Louis Cornéliier croit au Québec, en son présent comme en son avenir, et c'est ce qui nourrit, visiblement, sa passion de l'histoire. Parions que ses chroniques n'ont pas fini de susciter la controverse et, du coup, d'alimenter la discussion et la réflexion.

DEVOIRS D'HISTOIRE

DES HISTORIENS QUÉBÉCOIS SUR LA PLACE PUBLIQUE
Louis Cornéliier
Les cahiers de Septentrion
Sillery, 2002, 130 pages

Un carnet d'instant

DAVID CANTIN

Jours de sable traite de souvenirs, de questions, de certitudes et d'angoisses à propos de l'existence. La mémoire ouvre différentes fenêtres face au mouvement horizontal d'une vie. De la contemplation sereine du début naît aussi la crainte de revenir en arrière. Dans ce récit autobiographique très riche, Hélène Dorion prend exemple sur *Le Mythe de Sisyph* pour dire les brèches tout comme les jours qui orientent une quête de vérité.

Très dense, ce parcours fascine

tant il arrive à créer un équilibre entre les anecdotes familiales et le regard intérieur. D'un fragment à l'autre, une voix partage les contours fragiles d'un trajet aussi intime qu'universel. La maladie frappe très tôt, puis impose la conscience alarmante de cette peur qui ne vient jamais seule. Ensuite, les fondations humaines, les ailleurs, les mots, ainsi que les liens affectifs décident du reste. Cette femme assume que «*l'histoire est trouée. Remplie de silences, de brèches, d'opacités. On ne peut lire sa vie, tout au plus peut-on recueillir des noms, des dates, des lieux, parfois même des événements, mais on ne parle pas, le secret emporte l'essentiel*». D'ailleurs, ces épisodes ouvrent sur une vision du monde qui laissent des traces comme autant de souvenirs éparpillés. On peut très bien suivre les moments passés à l'école, une scène familiale à Old Orchard ou d'autres épisodes de l'enfance, quoique l'essence même de ce récit se trouve plutôt dans ses contrastes métaphysiques.

Œuvre de maturité et de retenue, *Jours de sable* rejoint totalement l'univers poétique d'Hélène Dorion. On retrouve, dans une autre perspective, des questions qui traversent les nombreux recueils de l'auteure. Ce rapport au commencement du monde, à la fragilité de l'être ainsi qu'au cycle de la grande histoire trouve peut-

être même son origine dans un souvenir d'enfance: les numéros d'acrobates au cirque, qui défient «*cette sensation de vertige et de liberté*». Plus tard, le fil tendu au-dessus de l'abîme de Nietzsche de même que certaines scènes dans *Les Ailes du désir* de Wim Wenders deviendront d'autres indices à suivre. Plusieurs lectures sont donc possibles, puisque l'ordre chronologique des événements n'est pas un facteur primordial. On a donc l'impression de découvrir les nombreuses couches d'une vie, telles les masses compactes de l'écorce terrestre. D'un court passage à l'autre, la réflexion sur l'écriture peut aussi donner sur un souvenir très précis: «*Les mots creusent dans le corps autant de fissures d'où s'écoule le sens du monde; alors il faut les refermer une à une, tout reprendre du commencement — ciel, arbre, oiseau —, que les mots cessent tantôt de se taire, tantôt de s'écrier, et ne fassent plus que recueillir doucement les choses pour les redonner au rêve qui les a tirés du néant, les rendre à la pure présence de leur accord*». Ce texte en prose d'Hélène Dorion éclaire une lente méditation profonde et d'une grande justesse.

JOURS DE SABLE

Hélène Dorion
Leméac, coll. «Ici l'ailleurs»
Montréal, 2002, 138 pages

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
du 25 sept. au 1^{er} octobre 2002

1	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables	5
2	Roman	LES CORRECTIONS	J. FRANZEN	Boréal	4
3	Biograph. Qc	TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS	P. MARTINEAU	les Intouchables	3
4	Roman Qc	MUSIC-HALL ! ♥	G. SOUCY	Boréal	5
5	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont	83
6	Chroniques Qc	PLAISIRS PARTAGÉS	F. RUEL	Libre Expression	3
7	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	15
8	B.D.	TITEUF, t. 9 - La loi du préau	ZEP	Gilénat	2
9	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS ♥	M. TREMBLAY	Leméac/Actes/Sud	14
10	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	92
11	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	104
12	Roman Qc	LA BRÈCHE	M.-S. LABRÈCHE	Boréal	2
13	Érotisme Qc	AU FOND DES CHOSES	W. ST-HILAIRE	Lancôt	6
14	Essais	L'OBSESSION ANTI-AMÉRICAINNE ♥	J.-F. REHANE	Plon	3
15	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEVINE	Rivages	24
16	Biograph. Qc	QUE FREUD ME PARDONNE !	J. VOYER	Libre Expression	23
17	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE ♥	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	44
18	Actualité	GUERRE ET MONDIALISATION	M. CHOSSUDOVSKY	Écosociété	4
19	Roman Qc	OUF ! ♥	D. BOMBARDIER	Albin Michel	20
20	Roman	LORSQUE J'ÉTAIS UNE ŒUVRE D'ART	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	3
21	Santé	VAINCRA LE BURNOUT	J. LANGUIRAND	Stanké	2
22	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	98
23	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane	22
24	Actualité	WORLD TRADE CENTER, 47 ^e ÉTAGE	B. DELLINGER	Robert Laffont	5
25	Nutrition	BON POIDS, BON CŒUR ♥	MONTIGNAC / DUMESNIL	Flammarion Qc	18
26	Roman Qc	LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA	C. BROUILLET	Denoël	14
27	Nutrition	MAIGRIR SANS RÉGIME	I.-P. ZERMATI	Odile Jacob	26
28	Guide Qc	RÉPERTOIRE DES LIEUX DE MARCHÉ AU QUÉBEC, 4 ^e édition	COLLECTIF	Bipède	22
29	Loisirs	DICTIONNAIRE DES MOTS CROISÉS, nouvelle édition	L. BEAUDRY	Quebecor	2
30	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (livre & DCI) ♥	H. MAJOR	Fides	50
31	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES ♥	S. VIZINCZEY	du Rocher	73
32	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	90
33	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1, 2 & 3 ♥	M. LABERGE	Boréal	93
34	Roman	LA FÊTE AU BOUC ♥	M. VARGAS LLOSA	Gallimard	19
35	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. DELAVIER	Vigot	224
36	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 265	COLLECTIF	Dupuis	5
37	B.D.	GARFIELD, t. 35 - Demandez le programme	J. DAVIS	Dargaud	3
38	Roman	LE LIVRE DES ILLUSIONS ♥	P. AUSTER	Leméac/Actes/Sud	18
39	Ésotérisme	ASTROLOGIE 2003	A. D'AMOUR	L'Homme	3
40	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	les Intouchables	44
41	Beaux livres	LA TERRE VUE DU CIEL ♥	J. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	148
42	Sexualité	FULL SEXUEL	Y. ROBERT	L'Homme	28
43	Roman	LA CROIX DE FEU, t. 5 - 1 ^{re} partie	D. GABALDON	Libre Expression	16
44	Roman	LES ENFANTS DE LA TERRE, t. 5 - Les refuges de pierre	J. M. AUÉL	Pr. de la Cité	21
45	Guide Qc	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC ♥	SICARD / LAMOUREUX	Fides	67

♥ Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée. Nombre de semaines depuis parution.

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

L'ERRANCE FÉCONDE
MICHEL MUIR
CARNETS INTIMES

[...] J'ai toujours écrit comme si je m'adressais à un Autre révé, que j'entrevois au bout de moi-même, au-delà de cette mouvance laiteuse, écran fluide à texture de brume, née du silence qui se formait entre chaque poème, et que traversaient, en traits de foudre, les mots que je traçais pour joindre l'autre rive, là-bas.

2002, 184 p., 19,95 \$ [ISBN 2-922245-71-3]

LES ÉDITIONS VARIA
Distribution: Prologue
www.varia.com
info@varia.com

Triptyque
www.generation.net.com/tripty
Tél.: (514) 597-1666

Camille Bouchard
Les petits soldats

Brousse africaine, déserts et villages d'Éthiopie, Camille Bouchard ramène dans ses bagages des histoires bouleversantes. Alors que l'on croyait tout connaître des traves de ceux qui recherchent pouvoir et fortune, il nous surprend en décrivant le quotidien infernal des enfants soldats et les magouilles de ceux qui s'enrichissent aux dépens des victimes des grandes famines africaines.

roman, 412 p., 25 \$

ESPACES ET TEMPS DE LA MATERNITÉ

sous la direction de
Francine Descarries et Christine Corbeil

Cet ouvrage collectif fait le point sur l'évolution de la pensée féministe, depuis les années 1970, à l'égard des multiples facettes de la maternité.

Une vingtaine d'auteurs, issues de disciplines aussi variées que la sociologie, l'histoire, la sexologie, l'anthropologie, la santé ou la littérature, se penchent sur les impacts et les enjeux de cette réalité au plan individuel et collectif.

544 pages • 34,95 \$

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage
110, rue Ste-Thérèse, bur. 501, Montréal (Qc) H2Y 1E6
Tél. (514) 876-0097 • Téléc. (514) 876-7951

Rencontres avec Pierre Bourque

Complexes Desjardins le jeudi 10 octobre
☎ (514) 288-4844 de 12 h à 13 h 30

5252, ch. de la Côte-des-Neiges le samedi 12 octobre
☎ (514) 342-1515 de 13 h 30 à 15 h

LIVRES

Qu'est-ce qu'un grand écrivain ?

Gilles Marcotte

En lisant le livre d'essais de Michel Gauchet, *La Démocratie contre elle-même*, je tombe sur le passage suivant, qui n'est pas sans troubler le croyant littéraire que je suis: «Jusqu'à une date récente, la figure héroïque du grand écrivain donnait sens et âme à l'appropriation rétrospective d'une lignée vivante et toujours ouverte, puisque pourvue de continuateurs en chair et en os, en attendant ses illustres de demain. Quand l'image des pouvoirs de la littérature s'estompe et se défait, comme aujourd'hui, quand le sceau paraît posé sur sa prophétie, qu'espérer encore d'une exemplarité éteinte?»



CARREFOURS

Ce n'est pas là une idée tout à fait nouvelle. Dominique Noguez, il y a quelques années, avait sonné à sa manière le glas de celui qu'il appelait avec jocosité le «grand écrivain». L'annonce de cette mort, chez Gauchet, est plus lugubre. Il faut dire qu'il est un spécialiste des «fins», il en voit partout. On lui doit notamment un ouvrage capital, *Le Désenchantement du monde*, où il annonce la fin de la religion — plus précisément, de la religion comme principe et organisatrice du politique. La littérature, logiquement, devait suivre, elle qui a longtemps eu, plus ou moins explicitement, l'ambition de donner du sens au monde.

Mais, pas plus que la «fin des religions» n'annonce la disparition complète du religieux, la disparition du «grand écrivain» n'annonce la fin de toute grandeur littéraire. On pourrait citer des noms. Mais qu'est-ce donc qu'un «grand écrivain», au sens que Gauchet donne à cette expression? L'expression n'a pas toujours le même sens. Il y a, par exemple, le «grand écrivain» hexagonal du genre Sartre, qui ne s'imaginerait pas sans de spectaculaires excursions dans le domaine socio-politique. Jean-Paul Sartre n'était, permettez-moi de blasphémer un peu, ni un grand romancier, ni un grand dramaturge, ni peut-être même un grand philosophe, mais il a eu l'art de tenir le monde en haleine par ses interventions fré-

quentes et parfois contradictoires dans le débat public, par des idées qui étaient en même temps des actions. L'*intellectuel absolu*, dit Bernard-Henri Lévy dans son fascinant essai, *Le Siècle de Sartre*. Il est significatif, aussi bien, qu'à propos du livre le plus fortement littéraire de Sartre, *Les Mots*, Lévy parle de la décision prise par Sartre de «tuer, en soi, l'écrivain». La mort du «grand écrivain», Sartre l'a vécu; il l'a même mise en scène.

L'autre figure du «grand écrivain», située à l'opposé du modèle sartrien, le plus loin possible de ses ambitions, est celle du romancier ou du poète qui a vécu comme une véritable vocation — allant parfois jusqu'à une sorte de martyre — l'appel de l'écriture, qui est prêt à tout sacrifier, non pas seulement ses propres intérêts im-

médiats mais ceux des autres, de ses proches même, à la création d'une grande œuvre. Il y a quelque chose de religieux, ou de mystique — si l'on peut parler d'une mystique laïque — dans une telle aventure. On pense à Proust. On peut penser également à Joyce. Ou encore à ce Thomas Mann qu'on pouvait accompagner dans les étapes essentielles de sa vie et de sa carrière, il y a quelques semaines, grâce au docu-drame de Henrich Breloer diffusé par Artv. Une constante, dans ce parcours: le bureau, le beau bureau de l'écrivain, le lieu fermé, protégé contre les intrusions de l'actualité, qui se déplace presque intact d'un pays, d'un continent à l'autre, de Munich à Zurich, de Zurich à la Californie, et pour finir à Zurich encore. Le silence exigé aux alentours; et l'épouse qui en interdit l'accès aux importuns, fût-ce les enfants du Magicien. Mais ce qui arrivera à Thomas Mann, et qu'on ne pourrait imaginer pour Proust ou Joyce, c'est qu'il sera tiré de cette impitoyable, de cette féroce retraite par l'arrivée du nazisme et de la guerre. Serait-ce là une autre image de la fin du «grand écrivain», inséparable de la solitude exigée par les longs travaux de l'imaginaire?

Si l'on quitte les grandes perspectives du développement historique pour celles de la lecture, les



James Joyce

choses se présentent autrement, bien sûr, et j'ose croire qu'on peut encore s'immerger sans réserves et peut-être sans nostalgie dans *La Montagne magique*, ou *La Recherche du temps perdu*, ou *Ulysse*, avec le profond plaisir que donnent les grandes aventures de l'esprit. Je n'arrive pas à me persuader que ces aventures, fussent-elles arrivées il y a plusieurs siècles et dans des lieux très différents du mien, aient perdu leur actualité. Je reçois, des Éditions Nota Bene, un petit livre d'Hélène Gaudreau et François Ouellet, intitulé *100 romans français qu'il faut lire*. Il constitue un bon programme de lectures. Mais il invite, il ne peut pas ne pas inviter à la discussion. A-t-on oublié, ou écarté le *Candide* de Voltaire? Le *Dominique* de Fromentin n'aurait-il pas dû être préféré à quelquel roman de Huysmans, de Daudet ou de Vallès? Je m'arrête. Cette discussion n'est pas moins inutile qu'inévitable. La grande question touche le «il faut» du titre. Qu'une telle obligation soit imposée à des étudiants, cela se comprend. Mais peut-on l'associer au «plaisir de lecture», comme disent les auteurs? Ce «plaisir» est à la fois plus ambigu et plus capricieux. Il ne se contentera pas du domaine français. Tolstoï, Dickens et Kafka lui seront aussi nécessaires que Balzac et Proust. En fait, l'idée même d'épuiser un programme de lectures — sauf pour des nécessités d'étude — est absurde. Plus on lit, plus s'allonge la liste des œuvres à

lire. On meurt, sachant que l'essentiel reste toujours à lire.

Cette religion des chefs-d'œuvre a d'ailleurs besoin d'hérésies. Je vois tels de mes amis, grands lecteurs s'il en fut, s'attacher profondément à des œuvres mineures, précisément parce qu'elles sont mineures, loin des autoroutes de la culture. Et pourquoi ne pourrait-on pas décider contre tous les manuels de littérature que, par exemple, Simone Weil compte parmi les plus grands écrivains du vingtième siècle? Il me semble que je ne lirais pas bien les chefs-d'œuvre indiscutables si je ne faisais également des expériences de lecture dans des œuvres qui n'accèdent pas à la consécration universelle, qu'elles soient françaises, turkmènes — ou québécoises.

LA DÉMOCRATIE CONTRE ELLE-MÊME

Michel Gauchet
Gallimard, «Tel»
Paris, 2002, 385 pages

LE SIÈCLE DE SARTRE

Bernard-Henri Lévy
Le Livre de poche,
«Biblio-essais»
Paris, 2000, 762 pages

CENT ROMANS FRANÇAIS QU'IL FAUT LIRE

Hélène Gaudreau
et François Ouellet
Éditions Nota Bene
Québec, 2002, 315 pages



Thomas Mann

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le drame comme festin

CATHERINE MORENCY

Dramaturge de grande renommée, Larry Tremblay a aussi fait ses armes dans les registres de la poésie, du récit et de l'essai. Cette fois, c'est un roman qu'il fait paraître chez Leméac éditeur. Destiné à élargir le lectorat de cet auteur aux multiples dons, *Le Mangeur de bicyclette* est une œuvre des plus singulières, qui n'a rien à envier au pouvoir de l'écriture scénique.

Convie au chevet de Christophe, jeune photographe épris d'une Anna mythique quoique réelle, le lecteur se fraie un passage à travers les circonvolutions d'un amour grandiose, cinglant, brutal. Un homme aime une femme à l'agonie, jusqu'à en perdre toute substance et ses dernières facultés de discernement. Le hic? Elle ne l'aime pas, l'accable de son indifférence, l'humilie en lui faisant avaler tour à tour sa bicyclette (littéralement) et son désespoir. C'est bien une nouvelle Chimène qu'on voit ici à l'œuvre, comédienne d'un drame qui confinerait son Alceste dans les derniers retranchements de la misanthropie. «Je n'étais plus rien. Ou à peine un minuscule moi, caché dans des plis de chair, étouffé, trou par où passait de justesse le fil de mon existence, débarrassé des idées qu'on se fait sur soi, les autres, le monde.» Vie et mort, au théâtre toujours, d'un roi boiteux en mal d'esprit chevaleresque.

Une histoire d'amour, donc, mais tissée de haïnes et de ressentiments. Des venins qui alimentent, au lieu de la contaminer, l'énergie créatrice d'un Larry Tremblay que l'on retrouve dans toute sa puissance évocatrice, celle-là même qui est la sienne depuis *The Dragonfly of Chicoutimi*. Fidèle à lui-même, il nous sert une prose qui tanguie sur les eaux d'un lyrisme survolé, tranchant, où s'entrecroisent le surréel et le figuratif. On n'a qu'à lire *L'Analexique* final, ouvrage de référen-



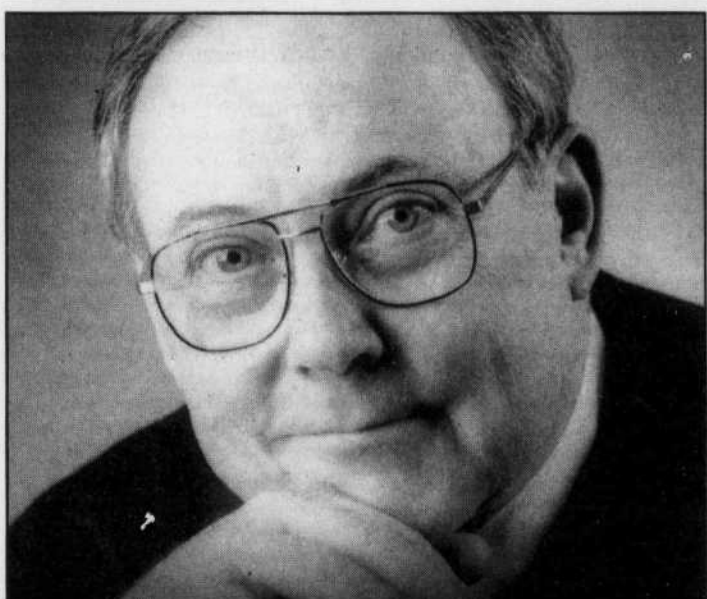
JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Larry Tremblay

ce essentiel à la compréhension de la crise amoureuse de Christophe, pour mesurer la beauté insolite de la plume de Tremblay. Déclinant l'origine et le sens d'un vocabulaire du désir, le lexique nous apprend la signification de l'Anna Bourrasque («*changement brusque dans la vie de quelqu'un qui l'amène à vivre une crise d'identité, des saignements de nez et du fil à retordre contre vents et marées [...]*»), de l'Anna Embargo («*en danse, pas de deux qui ne mène nulle part [...]*»), de l'Anna trou noir («*théorie de l'amour qui rallie tous ceux qui sont contre [...]*») et des autres symptômes liés à une telle mise en péril émotive.

Avec *Le Mangeur de bicyclette*, Larry Tremblay signe probablement son passeport vers une plus grande reconnaissance, tant critique que publique. En intégrant à son œuvre une part de théâtralité, il renouvelle à sa façon le genre du roman, qui devient un habile compromis entre l'expressivité et l'intériorité des personnages.

LE MANGEUR DE BICYCLETTE

Larry Tremblay
Leméac éditeur
Montréal, 2002, 254 pages



Jacques Desautels



«[...] une chronique de mœurs qui, pour le plus grand plaisir des lecteurs, fait revivre la bourgeoisie de la haute-ville de Québec de la fin des années 40, à l'aube de la Révolution tranquille.»
Stanley Péan, *Le Libraire*

«On ne se lasse pas de suivre les péripéties de Jean, les aléas de ses amours, ainsi que ses élans critiques et éthiques, tous adroitement livrés par Jacques Desautels. En outre, le vocabulaire précis et raffiné de l'auteur fait de la lecture de *Rue des Erables* un véritable plaisir.»
Sophie Pouliot, *Le Devoir*

ROMAN • 352 p. • 27,95 \$

Un élixir de bonheur !

« Le bonheur, c'est si fragile.
C'est comme une île flottante,
un gâteau des anges... ou des profiteroles ».



Plaisirs partagés
de Francine Ruel
240 pages
22,95 \$

La comédienne FRANCINE RUEL a colligé dans ses cahiers les grands et petits bonheurs de chaque saison. Elle vous invite à les partager dans ce livre rempli de « choses qui font du bien à l'âme ».

EN VENTE PARTOUT
Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

DE L'ÉTOFFE DES MIROIRS
NORMAND LEDUC
ROMAN EN ESCALIER

DE L'ÉTOFFE DES MIROIRS
NORMAND LEDUC
ROMAN EN ESCALIER

Dans *De l'étoffe des miroirs*, premier volet de *Visages et voyages d'Oréal Pessoa*, s'ouvre une stupéfiante enquête destinée à lever le voile sur cet énigmatique individu et le théâtre auquel il se voue corps et âme. Les sept marches de ce roman en escalier escadées, l'enquête conduira le lecteur au cœur des miroirs qui en jalonnent l'ascension.

2002, 192 p., 19,95 \$ [ISBN 2-92245-72-1]

LES ÉDITIONS VARIA
C.P. 35040, C.S.P. Fleury, Montréal (QC) H2Z 3K4 • Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128
Distribution: Prologue
www.varia.com
info@varia.com
SODIC
D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre libraire.

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC
20^e Colloque de l'Académie
Samedi 5 octobre 2002
Hôtel Gouverneur, Place Dupuis
1415, rue Saint-Hubert, Montréal H2L 3Y9
(métro Berri-UQAM)

LITTÉRATURE ET CYBERESPACE

9h Accueil par Jean Royer, président de l'Académie; **Présentation du colloque** par Jacques Allard, vice-président et animateur; **Mot du président d'honneur**: Claude Lévesque, membre de l'Académie

9h15 **Exposé inaugural**: «La fin du texte comme objet» par Jean-Claude Guédon, Université de Montréal

9h45 **Discussion**

10h **I. Écrire à l'ère du cyberspace**
Naim Kattan, membre de l'Académie: «L'écrivain persiste»
Monique LaRue, membre de l'Académie: «De la plume au palm»
Philippe Aquin, Société Orange, S.A: «L'écriture technologique»

11h **Discussion**

11h15 **II. Écrire dans le cyberspace**
Élisabeth Vonarburg, romancière: «R.V.»
Louis Caron, membre de l'Académie: «Comment j'ai abordé le cyberspace»
François Barcelo, romancier: «Mes hauts et mes bas dans le cyberspace»

12h15 **Discussion**

12h30 **Déjeuner** (buffet payant sur place)

14h **III. Publier dans le cyberspace**
Hervé Fisher, Université Concordia: «Peut-on être cyberécrivain»
Jacques Dufresne, Agora: «L'Encyclopédie numérique Agora»
Olivier Dyens, Revue *Chair et métal*: «L'esthétique de la mutation»

15h **Discussion**

15h15 **IV. Lire dans le cyberspace**
Jean-François Chassay, U. du Québec à Montréal: «La machine illimitée»
Christian Vandendorpe, Université d'Ottawa: «Genres virtuels»
Derrick de Kerckhove, Université de Toronto: «Lire dans le cyberspace»

16h15 **Discussion et Conclusions** avec Hervé Fisher

17h **Mot de la fin** par André Ricard, secrétaire de l'Académie
Réception

ENTRÉE LIBRE

Colloque soutenu par
le Conseil des Arts et des lettres du Québec;
le Conseil des Arts de Montréal;
et le Conseil des Arts du Canada.

LE COMITÉ DE LITTÉRATURE
l'HEXAGONE
www.edhexagone.com

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Domaines à occuper



Robert Chartrand

«**H**ey Doc, on va devenir une vraie rue», lance naïvement la jeune Dée Provost, quelque part au début du roman de Michael Delisle, sans se rendre compte comme elle dit vrai. Pour l'heure, elle et sa famille, et les voisins, ne «sont» que des rues sans asphalte, ni trottoirs, dans une sorte de zone franche du Longueuil des années 1950 où, comme bien d'autres citadins, ils sont venus s'installer parce qu'on n'y payait pas de taxes.

Les personnages mal dégrossis, presque primitifs, de *Dée* ressemblent tellement aux lieux qu'ils habitent qu'on ne saurait dire si ceux-ci ont conditionné ceux-là, ou l'inverse. On n'est plus tout à fait à la campagne, ni dans une vraie banlieue, du moins pour quelque temps encore. Car voici que s'annonce l'asphalte et le béton, au grand dam du père Provost qui n'entend rien changer à sa maison, bâtie de brique et de broc quinze ans plus tôt et dont la façade n'est pas encore terminée, flanquée d'une *shed* et d'une soue — il élève des cochons — avec, tout près, la *dompe* qui sert de terrain de jeu à Dée et à son frère Charly.

Nous sommes dans la marge sociale et historique d'un certain Québec d'hier, où on ne trouvera cependant pas de traces du duplessisme et encore moins des premiers soubresauts de la Révolution tranquille. Chacun vit ici au jour le jour et au ras du sol. Dée elle-même ressemble à un petit animal: elle «miaule», elle sautille «comme une jeune chienne». Avant même d'être pubère, elle est «prête» périodiquement à un vieux vétérinaire avec la complicité de sa mère.

On grandit et on vieillit vite dans un tel milieu. Dée, à quinze ans, couche avec un homme qui en a le double, en espérant lui soutirer un peu d'affection.

Elle se fait engrosser. Ce sera le mariage forcé, orchestré par sa mère, trop contente de se débarrasser enfin d'elle. Puis, après avoir été parquée plusieurs semaines dans un motel, elle va enfin emménager dans sa maison toute neuve, bien à elle, au cœur d'un de ces lotissements qu'on appelle pompeusement un «domaine».

Tout lui apparaît alors nouveau, y compris la toponymie. Et elle se réjouit de la variété apparente des styles de demeure: «une maison canadienne, un split-level floridien, un bungalow rendu espagnol par un élément de fer forgé, un cottage peut-être suisse à cause des traverses foncées sur le fond de stuc», jusqu'à ce qu'elle découvre, chez des voisins, «de même plan que chez elle, le même escalier, les mêmes armoires. Tout est pareil».

À partir du milieu du livre, Dée la banlieusarde vivra les quatre années suivantes pratiquement seule, avec son jeune enfant. Le mari ne fait qu'aller et venir: quand il ne s'adonne pas à ses petits trafics, il s'offre des sorties entre hommes.

L'univers de Dée, déjà étrié, se ratatine encore dans cette maison pourtant spacieuse qu'elle n'a pas la force d'entretenir. C'est tout juste si elle pense à nourrir son enfant.

Frappée d'atonie, Dée perd progressivement le peu de retenue et de respect humain qui lui restait. Il lui vient des envies de se jeter au cou «de gens qu'elle ne connaît pas»: voisin, livreur de journaux, démarcheur, laitier. Dans ce décor qui lui reste étranger, elle rêvasse, elle feuillette des magazines, elle se maquille, incapable de s'accoutumer à cette uniformité, à cet ordre nouveau, elle qui n'avait connu jusque-là que l'étrangeté et la marginalisation. Elle va d'ailleurs devenir nostalgique de la mesure de son enfance, de ces rues boueuses où les enfants poussaient tout seuls, comme de la mauvaise herbe, voire de ses randonnées pourtant éprouvantes en compagnie du vieux vétérinaire.

C'est un véritable petit exploit que réussit Michael Delisle de relater, en de courts épisodes, la délicescence de ce personnage de fillette qui a grandi trop vite, devenue une épouse essulée, puis, avant même ses vingt ans, une femme vieillie, assommée par les médicaments. L'écriture vise l'efficacité d'abord, qui montre et raconte par une voix narrative qui suit les personnages au plus près, tout en les laissant à eux-mêmes, à certains de leurs secrets. Cohérence oblige, Dée et son entourage seraient bien embêtés de nommer leur souffrance: il leur manque l'habitude, les mots qu'il faudrait.

Ce roman de Michael Delisle, très différent de ses deux premiers, *Drame privé* (Herbes rouges, 1989) et *Helen avec un secret* (Leméac, 1995), se situe plutôt dans le prolongement de *Fontainebleau*, un recueil de prose poétique (Herbes rouges, 1987) où s'écrivait,

par petites touches, une enfance dans une banlieue nouvelle, parmi des parents et des voisins très semblables à ceux de *Dée*. Ici comme là, il y a beaucoup de non-dits. Aux lecteurs de deviner — sans trop de peine, il est vrai — que le médicament administré à Dée par le vétérinaire ne servait pas à soulager ses maux de dents, que les menus cadeaux des gentils messieurs à la mère de Dée n'étaient pas destinés à ses beaux yeux, etc.

La prose de Delisle, ici, ne se veut pas poétique. On y lira bien que «l'avant-midi est gris pâle», que «c'est un jour de juillet franc et clair», ou que «la lune est claire et les matous sacrent», mais ce ne sont que les très rares écarts d'une écriture toute de rigueur et de dépouillement.

Dans le petit monde de *Dée*, chacun se cantonne dans ses manques et ses besoins, et va à sa petite affaire: les hommes vivent d'expéditions, les femmes mi-naudent. Le récit de Delisle raconte cela en se gardant de tout psychologisme. Dée ne semble pas avoir de maladie précise. Serait-elle un peu folle, ou en train de régresser vers une petite enfance où elle n'a pourtant pas connu beaucoup d'insouciance?

Dée, c'est l'histoire de la misère sans le dénuement, l'histoire surtout de la jeunesse d'un étonnant personnage de femme, marquée davantage peut-être par les deux territoires où elle a vécu que par les personnes.

robert.chartrand@sympatico.ca

DÉE

Michael Delisle

Leméac éditeur

Montréal, 2002, 129 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Terre de mémoire

GUYLAINE MASSOUTRE

Cinq générations se racontent dans la bouche d'un quinquagénaire dénommé Saturnin Jouve.

Avec eux, une bourgade du Gard, près de Nîmes, appelée Solignargues, devient le théâtre d'un défilé de personnages attachants. On entre dans une vieille maison familiale où des «femmes voluptueuses, longuement aimées par des hommes mélancoliques», règnent paisiblement dans le silence auquel le destin voue les gens ordinaires.

Pourtant, rien de moins banal qu'un regard tendre et appliqué sur les chemins particuliers de l'existence. Cette saga, d'une esthétique qu'on peut penser obsoète, revamp le pittoresque d'une série étalée sur deux siècles. Des femmes rayonnantes, nées pour le bonheur, forment le pivot d'histoires qui se succèdent mélancoliquement. Autour d'elles, des hommes plus falots gravitent, avec leurs faiblesses de caractère et leur indéfectible attachement; les enfants viennent, et leur lot de sottise et de particularités ajoute une touche spéciale aux instantanés du moment.

Un patrimoine humain

Dans l'esprit du projet littéraire, ce panorama humain est assez rétrograde: la bonne oreille qui le recueille se nomme, dans le texte, l'écrivain Milovanoff. L'artifice est le même dans le dernier Eric Holder. Il est donc un roman actuel, tourné vers la vie provinciale, qui s'accroche à la vérité du témoignage. Prolongement de l'autofiction en histoires de simples vies, il réunit un conteur habile et un écrivain expert.

Mémoire réenchante, quand tu nous tiens, tu nous donnes de beaux rêves. Telle est la leçon de la fable. En effet, de cet art clas-

sique du portrait qui plaît, il ressort des caractères universels. Ici, comme dans ses livres précédents, Milovanoff réussit à faire correspondre deux mondes, l'un, actuel, de confusion, et l'autre, en toile de fond, de savoureuses illusions.

Loin de ses racines, encore retenues aux confins du Languedoc et de la Provence, le citadin se démoralise. Il sombre dans la mélancolie et s'interroge. Que lui est-il resté du temps où les choses étaient ordonnées? Il le sait: un jugement tranché, «installé trop durablement dans ses divisions pour [lui faire] crédit. D'un côté les informés, les fous, les inutiles; de l'autre les nantis, les bien portants. Ici, l'homme prioritaire et là-bas la poste restante. Cela ne se mélange pas». Rien n'était idéal; les coupures existaient. Mais ce qui lui manque aujourd'hui, cette difficulté d'être, est-ce une perte ou n'est-ce pas plutôt un lourd héritage?

Ton identité, homme dépris de la lenteur pluriséculaire, tu la retrouves avec la certitude d'une anomalie «que tous constatent mais dont nul ne tiendra compte». D'ou ce retour au passé. Voyez Baptistine, la trisaïeule, condamnée à devenir aveugle, dès sa jeunesse. Milovanoff capte le monde par ses yeux ternis: «Ainsi, lentement, insensiblement, sans douleur ni violence particulière, le ciel, la mer, les toits, les arbres, les rues, les passants, les enfants joueurs, les chevaux, tout s'abolissait peu à peu dans une confuse lumière que le crépuscule recouvrait d'une lente averse de suie». Ce destin, en ouverture, couvre le livre d'un symbolisme nocturne. Son père, Saturnin, lui a appris à se mouvoir dans l'obscurité, mais il a omis de lui enseigner le braille. Ce savoir-vivre, avec son lot d'indigence et d'incomplétude, est le legs qui surplombe, évidemment, le roman.

D'ailleurs, est-ce bien un ro-

man? Quelques sources humaines et livresques, mentionnées à la fin, placent l'histoire sous le signe de la photographie. Le romancier, croyez-le, tourne les pages d'un album de famille. Notre culture, oubliée de ses richesses humaines, at-elle beau jeu de se vanter au présent? Face à ses bégaiements, le roman de mémoire évalue des difficultés d'être. Prévisible et imparables, dit-il, elles ont toujours trouvé des réponses, plus ou moins flamboyantes: des chants entendus dans le lointain, des rapports humains tolérants, l'ouverture de la maison, l'accord avec un paysage qui ne renvoie pas trop trace d'agression.

De la mémoire à la langue

Milovanoff raconte comment ces gens, jadis, substituaient leurs ressources heureuses aux préjugés; comment, loin des solutions économiques et financières, ils se gardaient aussi de l'ambition, du pouvoir et de la jalousie. Mais il prévient lourdement son lecteur: malgré leur ruse ou leur versatilité, ils sombreront des félicités illusives aux démentis désabusés que les coups du sort leur infligent: «Vous allez voir que les pièges du temps sont invisibles et que leurs ressorts minuscules se forment dans les ténèbres longtemps avant que les individus ne s'y laissent prendre». Clin d'œil à Pierre Michon, autre chantre des petites gens? On pourra discuter du point de vue, de l'utopie, de la commémoration.

La chronique mélancolique, c'est donc un style — *Mon Itia-*

de, dit Victorin. Rosalie, qui se sert à l'occasion «un grand verre de mirabelle» et regarde, sous l'auvent de la galerie, «les rideaux d'eau froide qui dégoulinent des gouttières dans le jardin», campe un personnage d'amoureuse et de mère bien moderne pour son temps. Le recueillement finit toujours sur un parfum de rose. N'en déplaise aux tenants d'une architecture volontaire ou de la déconstruction littéraire, Milovanoff mise sur un art de la plume qui tient à la qualité de l'humour, du lyrisme, du regard ému par lequel la mémoire se dépose dans des mots. Il peint des olympiennes.

Pourtant, il reste à se demander: n'était-ce de son époque, Rosalie ajoute-t-elle à la nôtre ce «trop-plein de mémoire» hégémonique dont se charge le narrateur ou verse-t-elle une innocence qui recouvre les détails, «insignifiants», dit le personnage, des anecdotes de la vie d'antan? Milovanoff répond indirectement. Aux aléas de notre siècle, il oppose une sérénité à l'occasion teintée d'inquiétudes. Telle cette vision du naïf Léonce, livré au pur contentement au milieu d'un essaim d'abeilles. La joie d'une existence est une tranche dans le souvenir: le roman l'accueille comme un trésor. Tout le reste est voué au néant.

LA MÉLANCOLIE DES INNOCENTS

Jean-Pierre Milovanoff

Grasset

Paris, 2002, 379 pages

ESSAIS

Où sont les dieux?

DAVID CANTIN

«La littérature n'appartient jamais à un sujet singulier. Les acteurs sont au moins trois: la main qui écrit, la voix qui parle, le dieu qui surveille et impose.» C'est Roberto Calasso qui conclut lui-même à la toute fin de son magnifique essai intitulé *La Littérature et les dieux*. Beaucoup plus qu'une étude savante, le livre de cet érudit italien tente de saisir l'essence même de l'expérience littéraire. Depuis Homère jusqu'à Proust, Calasso se lance dans une enquête spirituelle fascinante pour mieux prendre l'écrivain en otage.

«Les dieux sont des hôtes fugitifs de la littérature.» La phrase est lancée dès la première ligne. Il suffit désormais de comprendre ce que tout cela implique. Les dieux comme chez Homère, quand la guerre de Troie éclate. On ne parle pas d'une habitude littéraire mais plutôt d'une apparition. Plus tard, en Allemagne, chez Hölderlin et Novalis, on assistera au réveil et au retour des dieux. D'un chapitre à l'autre, Calasso s'interroge à propos de Baudelaire, Hugo, Mallarmé et Nietzsche.

«Les dieux se manifestent par intermittence, en fonction de l'expansion ou du reflux de ce qu'Aby Warburg définit comme l'onde mnémonique.» Bien sûr, au cours d'une pareille histoire, les dieux païens vont prendre toutes sortes de formes et de déguisements: prétexte lyrique, sonorité évocatrice ou chiffre secret dans la plus pure tradition alchimique. Puis, il y a les Nymphes. Rien n'est plus précieux et terrible que cette forme de savoir qui devient la matière même de la littérature. La dernière

se nomme Lolita dans un roman de Nabokov. Elle se manifeste tel «le médium où les dieux et les hommes aventureux se rencontrent».

Au milieu du bouquin, Calasso se penche sur le cas de Lautréamont, un barbare artificiel qui fit irruption pour ne voir dans le monde que lui et Dieu. On respire déjà, dans les lignes de ces *Chants de Maldoror*, l'air détestable de la moquerie. C'est lui, et non Baudelaire, qui descendra jusque dans le moindre détail de l'horreur. Ensuite, l'auteur de *La Ruine de Kasch* poursuit sa recherche vers cette forme neutre du divin chez Mallarmé. Il se rend ensuite jusqu'à *Monologue* de Novalis: ce flux continu de mots sur le langage, ou «jamais le langage et le discours sur le langage n'étaient parvenus à un tel degré de proximité». De Nietzsche à la Recherche, comme le mentionne Calasso, «chaque vibration de la parole présuppose quelque chose de violent [...] Un meurtre? Un sacrifice? Ce n'est pas clair, mais la parole ne cessera jamais de le raconter». De la triangulation du moi, du soi et du divin, *La Littérature et les dieux* invite à réfléchir sur le secret de cet art qui se retranche aussi solitaire qu'indemne. À l'image des Grecs, Roberto Calasso se montre encore capable «d'ouvrir des fissures dans le réel».

LA LITTÉRATURE ET LES DIEUX

Roberto Calasso

Traduit de l'italien

par Jean-Paul Manganaro

Gallimard

Paris, 2002, 191 pages

Lire
pour faire durer
l'instant

PIERRE YERGEAU

BANLIEUE

ROMAN

L'instant même

PUL-IQRC
La dissolution d'un monde

La Grande Guerre et l'instauration de la modernité culturelle en Occident

Vincent Fauque

Codition L'Harmattan
2-7637-7880-1 • 234 pages • 25 \$

Cet essai porte sur la Grande Guerre et sur l'avènement de la modernité culturelle en France, en Allemagne et en Grande-Bretagne. Il s'agit également d'une quête de sens de la première manifestation de guerre totale que fut 1914-1918, ce conflit grandiose et incompréhensible. Cette quête entraîne le lecteur à la découverte de l'instauration de cette modernité culturelle exposée à travers une vaste fresque historique, sociale, morale et esthétique.

Pour de plus amples informations
Les Editions PUL-IQRC
Tel. (418) 656 7381 • Telex. (418) 656 3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Olivieri
librairie • bistro

LECTURES

Hugues Corriveau
Vers l'amantePierre Nepveu
Lignes aériennesLuc Perrier
De toute manièreJean Royer
Poèmes de veille

Dimanche 6 octobre 15 h
Réservations : 739-3639
Un brunch est servi au Bistro
à partir de 10 heures

5219, Côte des Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

ESSAIS

Du fédéralisme ringard et d'Octobre 1970

Fédéraliste déchiré à la Léon Dion, le psychanalyste québécois André Lussier, dans *Le Nationalisme québécois sur le divan*, se livre à un plaidoyer anachronique en faveur de son option constitutionnelle.

Méfiant à l'endroit de tout nationalisme revendicateur qu'il persiste à penser dans la logique européenne du siècle dernier (le méchant nationalisme qui a causé des guerres), Lussier s'exprime comme un citibliste de l'ancien temps, sympathique à la cause culturelle du Québec. Si on ne savait pas que son livre est une nouveauté, on croirait lire un ouvrage en réédition tellement l'univers dans lequel il baigne s'apparente à celui des années 60.

Historiquement, explique-t-il, les Canadiens anglais ne furent pas doux envers leurs compatriotes francophones: «[...] les Anglo-Canadiens ont persisté à vouloir étouffer, briser le partenaire francophone, le priver de ses sources culturelles vitales qui en faisaient un peuple distinct; ils souhaitaient pouvoir écraser les gènes afin de rester les seuls maîtres absolus.»

Mais nous avons résisté et nous avons vaincu: «À mes yeux, c'est cela, la conquête, la vraie: le vaincu (militairement), qui s'impose au vainqueur (pacifiquement); par la raison et la détermination, celui qui a été vaincu par les armes fait la conquête de son envahisseur.» Aussi, être fidèles à notre histoire, à nos pères, cela signifie, aujourd'hui, défendre notre place dans le cadre canadien. Être mûrs, cela consiste à «faire marche ensemble avec l'ennemi d'hier».

Enfermé dans la thèse d'un pays fondé sur «une double culture», sur «l'effort conjoint de deux nations», le psychanalyste, qui répète à qui veut l'entendre qu'il possède des lumières particulières, apparaît totalement déconnecté du climat politique actuel, qui n'en est plus là.

Ses penseurs fétiches — Laurendeau, Léon Dion, Claude Ryan — étaient peut-être justifiés, avant-hier encore, de croire à une ouverture canadienne-anglaise en faveur d'un réel statut particulier pour le Québec. Mais aujourd'hui, qui pourrait embrasser une pareille chimère? Dans le même ordre d'idées, d'ailleurs, peut-on réduire, en 2002, comme le fait Lussier, l'argumen-

taire souverainiste à la pensée des Vadeboncoeur, Pierre Perrault et Jacques Brault ainsi qu'à celle d'un Fernand Dumont, rigidifiée par une relecture primaire?

S'il faut en croire Lussier, depuis les années 50, l'arrogance de Trudeau a nué au Québec en empêchant un déblocage bon-ententiste des relations canado-québécoises, mais notre immaturité nationaliste nous a nué encore bien plus. À cet égard, le psychanalyste mentionne la popularité de Duplessis, qu'il attribue à notre faiblesse collective nourrie au nationalisme revanchard, notre rapport maladif à la langue (un vieux classique: il s'oppose à la loi 101 et attribue le rejet de notre langue par les immigrants à sa médiocrité, une logique tordue qui témoigne d'une profonde ignorance de la sociolinguistique la plus primaire) et la pauvreté de notre architecture — les édifices de l'UQAM, par exemple, à mon avis une réussite d'architecture urbaine, témoigneraient de la pauvreté de notre inspiration nationale! Désolant.

Le bon nationalisme, pour Lussier, est celui qui demande (quemande, diraient certains), pour le peuple qui le porte, une reconnaissance, sans remettre en question la réalité fédérative. Le mauvais est celui qui réclame une autonomie plus radicale afin d'être maître de sa destinée, qu'il considère entravée par les structures actuelles. Le premier serait ouverture, et le second, fermeture.

Contestable mais recevable pour fins de discussion



Louis Cornélius

dans le passé, cette vision des choses, appliquée aujourd'hui au cas du Québec, brille plus par son simplisme et par sa ringardise que par sa pertinence. Le monde change. Le Québec et le Canada aussi. Même les «vieilles chicanes» ne se pensent plus dans les mêmes termes qu'hier.

Octobre 1970 par ceux qui l'ont fait

Dans sa logique conservatrice qui assimile tout ce qui brasse et s'agit un peu de l'immaturité, André Lussier, au passage, dénonce sans ménagement ce qu'il appelle «les jours honteux de la flamme du FLQ». Manifestation, selon lui, d'une «brutalité aliénante de désœuvrés», l'épisode felquistique illustre, à son avis toujours, les dangers d'une dérive nationaliste. «Nous étions devenus fous», écrit-il pour résumer ce qu'il dit avoir été l'attitude de l'élite intellectuelle indépendantiste de l'époque dont, bien sûr, il ne faisait pas partie.

Un tel jugement, catégorique et réducteur, ne contribue pas beaucoup, on en conviendra, à la compréhension d'une crise, celle d'octobre 1970, aux causes et aux ramifications complexes. La question, depuis, a souvent été soulevée, sans pour autant s'accompagner de réponses claires et définitives, ce qui justifie qu'on la reprenne encore aujourd'hui: que s'est-il passé, au juste, alors? Quelles étaient les motivations de tous les acteurs impliqués? Conséquemment à la crise, comment faut-il juger les décisions et les actes des protagonistes?

Manon Leroux, avec *Les Silences d'Octobre*, propose un indispensable outil de travail à ceux qu'intéressent ces questions. Conçu comme un «historique du discours des acteurs de la Crise d'octobre 1970 tel qu'il a été rapporté dans la presse francophone de Montréal de 1971 à 2000», son ouvrage, une histoire, en fait, «des suites d'Octobre», analyse, sur une période de 30 ans, le discours de ceux qui ont fait l'événement, c'est-à-dire les militants, les gouvernements, les forces de l'ordre, les observateurs privilégiés et les victimes. Qu'ont donc dit ces protagonistes au sujet de leur propre rôle dans la crise? Comment ont-ils évalué la pertinence de leur implication?

Au terme d'une analyse détaillée et toujours intéressante malgré son caractère plutôt scolaire, Manon Leroux tire une conclusion générale: «De façon générale et remarquable, toutefois, les acteurs de la Crise d'octobre sont restés sur leurs positions. De ceux qui étaient contre le terrorisme, aucun n'a fait volte-face et déclaré qu'en réalité les felquistes n'ont pas eu tout à fait tort. La plupart des felquistes, s'ils considèrent que le terrorisme n'a plus sa place aujourd'hui, ne rejettent pas leur choix, même Jacques Cossette-Trudel, de la cellule Libération, qui a pourtant pourfendu ses anciens complices. Les positions sont pour la plupart inébranlables et irrécyclables.»

Portrait d'ensemble quasi exhaustif du discours tenu sur Octobre 1970 par ceux qui l'ont fait, *Les Silences d'Octobre* souligne aussi le caractère incomplet de ce discours, qu'il attribue à la discrétion et aux malheureux silences de certains de ces acteurs. Comment pourrait-il, d'ailleurs, en être autrement, en ce qui concerne les militants du moins, quand on sait que, au Canada, il y a absence de prescription pour les délits criminels?

La lumière définitive sur cette crise reste donc à faire, mais le livre de Manon Leroux, dans l'état actuel des lieux, contribue tout de même à une meilleure connaissance de cet épisode troublant de notre histoire récente.

LE NATIONALISME QUÉBÉCOIS SUR LE DIVAN

André Lussier
Fides
Montréal, 2002, 204 pages

LES SILENCES D'OCTOBRE - LE DISCOURS DES ACTEURS DE LA CRISE DE 1970

Manon Leroux
VLB
Montréal, 2002, 176 pages

Le Québec ou le ground zero de la religion

«J'ai tenté de vivre ma tâche d'éducateur comme une paternité» — Jacques Grand'Maison

À quelque 70 ans, le sociologue et théologien Jacques Grand'Maison vient de publier *Réenchâter la vie*, premier tome d'une grande étude visant à expliciter ce qu'il nomme le «discernement spirituel». Après avoir été fort critique à l'endroit de la société et affirmé que «le jugement fout le camp», il a décidé de se consacrer au «discernement spirituel», qui n'a pas toujours une expression religieuse, ainsi qu'aux «voies d'accès» qui y mènent.

ANTOINE ROBITAILLE

Le Devoir. On a l'habitude d'entendre que le désenchantement du monde a été une conquête de liberté. Cela nous a débarrassés de bien des carcans.

Jacques Grand'Maison. Il y a eu désenchantement. On peut en faire une lecture nihiliste: tout enchantement apparaît alors comme une illusion qui maintient l'esprit dans la pensée magique. Si on se reporte à ce procès historique du siècle des Lumières, on souhaite la victoire de la raison qui aura un jour raison sur tout. Mais aujourd'hui, il n'y a que quelques intellectuels qui sont enchantés du désenchantement, si vous me permettez la boutade. On est aussi désenchantés, aujourd'hui, des idéologies politiques des deux derniers siècles.

Le Devoir. Ces grandes idéologies n'étaient-elles pas des tentatives de réenchantement?

J. G. Certes. Mais aujourd'hui, il faut redécouvrir les forces de positivité de l'être humain, sa force d'espérance envers et contre tout.

Comme le fait remarquer un auteur que j'aime bien: dans l'histoire humaine, la majorité des gens ont vécu des conditions souvent désespérantes; pourtant, très peu se sont suicidés! Cette force est dans la vie même. Il y a eu cinq périodes dans l'histoire de la terre où la vie a été menacée de disparaître. La troisième est la plus évidente: 90 % des espèces ont disparu. Mais la vie l'a emporté. Cette force de positivité au cœur de l'expérience humaine, on en parle très peu, parce qu'on a développé une modernité qui porte en elle-même ses propres ferments critiques. C'est un trait intéressant, mais ça ne nous empêche pas de faire le bilan positif des enrichissements des progrès humains qu'a apportés la modernité.

Le Devoir. L'esprit critique en est un.

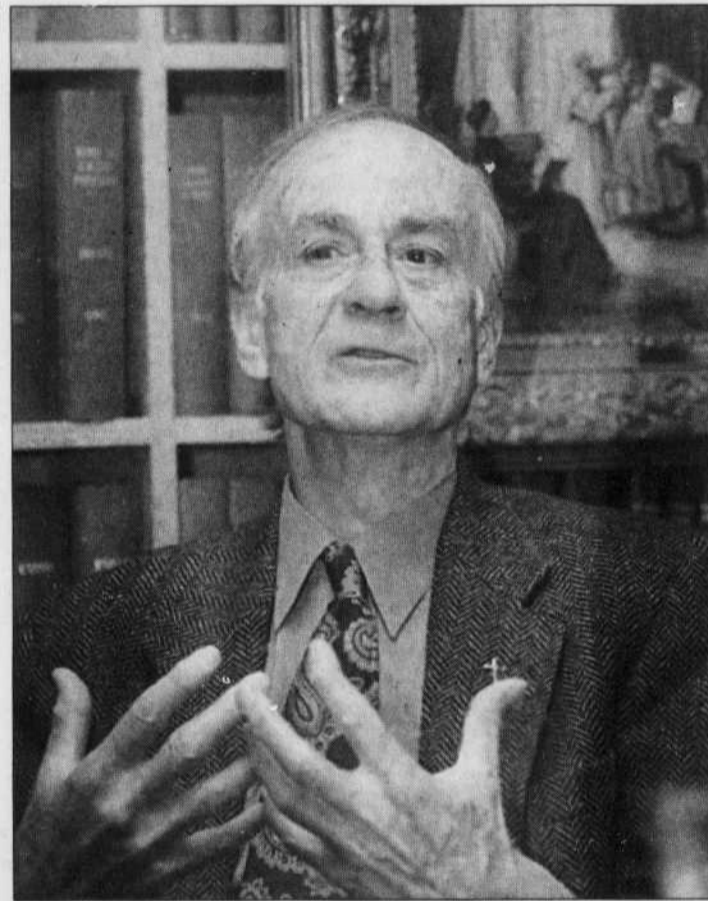
J. G. Bien sûr. Et j'en nommerais d'autres: la revalorisation du corps, la qualité de vie, une affecti-

vit plus saine, plus épanouie, l'enrichissement de la subjectivité, la famille moderne, qu'elle soit standard ou recomposée, permettent d'engager davantage sa propre histoire, la révolution. C'est tout un nouvel art de vivre qui s'est développé dans les sociétés occidentales et chez nous. Il y a aussi ce que j'appelle, moi, une gestation des consciences menant à la refondation des valeurs. Et ça, pour moi, c'est un progrès. Les droits humains fondamentaux, la société civile, une conscience plus mondiale, un renouement avec les profondeurs sociales et spirituelles.

Et puis cette formidable créativité culturelle, en particulier chez nous.

Le Devoir. On oppose souvent modernité et religion. Chez nous cela va de soi puisque c'est la base de la Révolution tranquille. Mais quand on y regarde bien, il y a dans bien des peuples une religiosité qui co-existe avec une modernité peut-être assez grande. Est-ce une illusion québécoise que d'opposer comme ça religion et modernité?

J. G. Même le mouvement laïque français fait un virage radical pour réintroduire l'enseignement de l'histoire des religions dans les écoles. Au même moment, ici au Québec, certains laïcismes ressemblent à des copies inversées d'un confessionnalisme étroit. Même dans le rapport Proulx sur la place de la religion à l'école, la dimension religieuse a pratiquement été réduite à zéro. On s'en va vers «ground zero»! On est pratiquement les seuls au monde à raisonner comme ça. Je comprends que la modernité s'est faite dans un mouvement d'émancipation de l'univers de la chrétienté. Mais la tradition judéo-chrétienne, elle a été marquée d'une centaine de cultures, de religions! Or, chez nous, on entend toujours les mêmes dis-



Jacques Grand'Maison

cours simplistes qui réduisent tout cela à une «entreprise de culpabilisation». C'est d'un simplisme inouï. **Le Devoir.** Votre posture est celle de la modestie, dans ce livre. Vous parlez vous-même de votre «poésie à cinq sous». Vous relativisez vos thèses. En même temps, c'est un livre d'une énorme ambition: réenchâter la vie, c'est tout un programme!

J. G. Je sais, mais justement, je me rends compte qu'il n'y a pas de foi sans modestie. Pour réenchâter la vie, il faut qu'on soit capable

de recevoir autre chose que soi. Pour moi, le plus grave désenchantement, c'est la culture narcissique. On s'est rendu compte, dans notre recherche, qu'il y a beaucoup de suicides qui étaient imputables à cette culture narcissique de toute-puissance.

Le Devoir. Qu'entendez-vous par cela?

J. G. Une des spécificités du mythe de Narcisse, c'est qu'il n'est pas en amour avec son être réel mais avec son image, et l'autre doit être son miroir. Or,

dans notre culture médiatique moderne, le narcissisme, c'est surtout être vu. Quand on n'a de choix qu'entre le sublime et l'abject, on ne peut être que dévoré! Vous avez des suicides qui sont aussi des actes de toute-puissance liés au sentiment profond d'impuissance par rapport aux limites du réel.

Le Devoir. Diriez-vous que c'est le cas du suicide de Dédé Fortin, que vous abordez dans le livre?

J. G. Je ne sais pas. Moi, j'en parle dans le contexte de la déculturation. Je trouve qu'il n'avait pas les mots pour exprimer ses bleus à l'âme. Vous avez aussi vu que je parle de ce groupe de parents pour qui tout a perdu son sens dans la société actuelle, cette impression qu'il n'y a plus de fondement.

Le Devoir. On sent, chez vous, beaucoup d'empathie à l'égard des jeunes. Je me suis demandé à un moment donné si vous n'auriez pas voulu être père vous-même.

J. G. J'ai tenté de vivre ma tâche d'éducateur comme une paternité. J'y tenais. Les étudiants riaient au début, mais ils se sont rendu compte plus tard que ça avait une signification. On peut donc être père de ses propres enfants, mais il y a d'autres types de paternité. Moi, j'ai consacré ma vie aux enfants des autres, c'est pour cela que, lorsqu'on me demande ce que je connais à l'éducation, moi qui n'ai pas eu d'enfants, je réponds que j'ai éduqué des enfants pendant 50 ans, ce qui me permet de dire certaines choses.

Le Devoir. Pensez-vous qu'être célibataire a fait de vous un meilleur éducateur?

J. G. Non. Mais ça m'a donné plus de temps. La transmission de la culture, de la foi, c'est la passion de ma vie. Je n'aurais pu m'y consacrer complètement si j'avais eu femme et enfants. C'était assez clair dans mon pari de devenir un prêtre séculier, qui est dans le monde. D'ailleurs, je dirais qu'être un religieux n'était pas vraiment ce que je visais. Moi, les vœux d'obéissance... Pas que je méprisais cela, mais... Non, si j'avais été père de famille, je n'aurais pu m'occuper des chômeurs comme je l'ai fait, par exemple, car il fallait travailler tard, aller voir ces gens-là où ils étaient: dans les bars, les salles de billards, etc.

Le Devoir. Avez-vous déjà eu envie de fonder une famille?

J. G. Oui. Je pourrais dire que ça a été une des souffrances de ma vie que de ne pas avoir mes propres enfants. Mais en même temps, je ne peux pas dire que c'est une souffrance qui m'a jeté par terre, loin de là. J'ai vécu des rapports profonds, comme éducateur, avec mes élèves. J'ai tenté de vivre à fond ma paternité virtuelle. J'ai été tellement passionné par mon travail d'éducateur, par les jeunes dont j'étais responsable, que je n'ai pas eu le temps de me décourager dans mes blessures et de fréquenter les instances de la société thérapeutique!

RÉENCHÂTER LA VIE

Jacques Grand'Maison
Fides
Montréal, 2002, 287 pages

CRI

Le Centre de recherche sur l'intermédialité de l'Université de Montréal est heureux de vous annoncer la tenue de son quatrième colloque

La nouvelle sphère intermédiale

4

Mémoire et médiations. Entre l'Europe et les Amériques

Montréal du 9 au 12 octobre 2002

Sous la direction de Marie-Pascale Huglo et Johanne Villeneuve

En collaboration avec le Programme international de recherche «Les Européens dans le cinéma américain: émigration et exil» de la Maison des sciences de l'Homme à Paris, le Centre canadien d'études allemandes et européennes de l'Université de Montréal et le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal

Au Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Ste-Catherine Ouest
métro Place-des-Arts
Cinquième salle

À l'Université du Québec à Montréal
salle D-R200
pav. Athanase-David
1430, rue St-Denis
métro Bern-UQAM



Ces poètes sont invités au Festival International de la Poésie à Trois-Rivières.

LÉONARD FOREST
LE POMMIER D'AOÛT

PAUL BOSSÉ
UN CENDRIER PLEIN D'ANCÊTRES

Regroupement des éditeurs canadiens-français

450, rue Rideau, bureau 405, Ottawa (Ontario) K1N 5Z4
4167 B, rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M7
Tel: (514) 843-8222 - Téléc: (514) 965-9142



disponibles en librairie

DE VISU

La Biennale de Montréal 2002

L'amplitude des micro-récits

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Harald Szeemann a déjà écrit quelque part que l'on pouvait concevoir les expositions d'art contemporain comme des «manifestes d'intention». Sans vouloir paraphraser le célèbre commissaire général de la Biennale de Venise, on se doit d'affirmer que jamais il ne nous aura été donné de visiter une grande exposition d'art contemporain aux intentions si peu manifestes. L'absence de visées claires et explicites est peut-être symptomatique d'un changement d'attitude devant le potentiel transformateur de l'art. Jean-François Lyotard l'a répété souvent au début des années 80: la fin annoncée de la modernité coïncide avec la fin des grands récits. Les expositions d'art contemporain récurrentes comme les biennales conservaient encore, jusqu'à tout récemment du moins, un goût prononcé pour les prises de position affirmées. Ainsi, on pouvait encore déceler dans l'inclination politique-radical-chic de la dernière Documenta de Kassel la volonté manifeste d'inscrire l'art contemporain en tant qu'ensemble d'activités engagées et engageantes qui participent pleinement à l'élaboration de grands récits collectifs; le combat mené par les artistes contre toutes les formes d'injustice sociale par exemple.

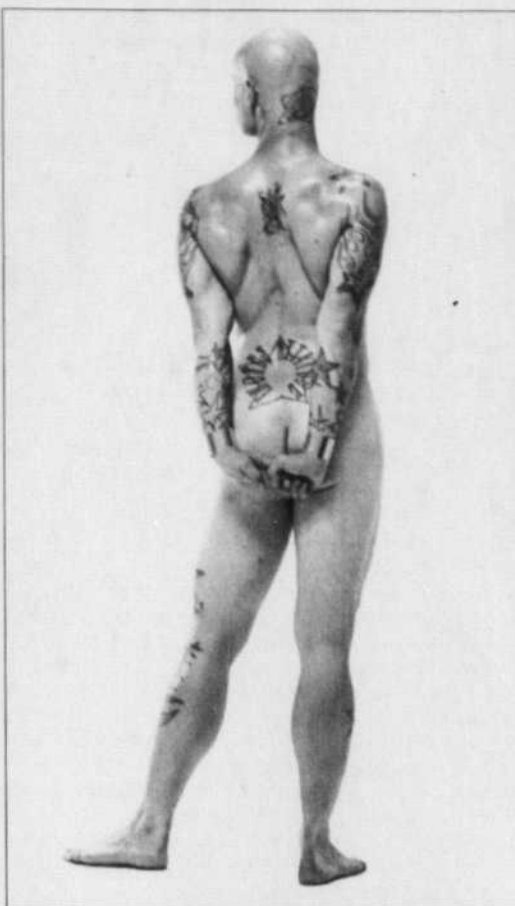
Avec son slogan tout droit inspiré d'une campagne publicitaire de Gap (*La vie, c'est la vie! plaisirs, passions, émotions*), l'édition en cours de la Biennale de Montréal rompt définitivement avec la tradition des grands récits rassembleurs. On a beau chercher les motifs qui valent à ces œuvres d'avoir été mises en relation dans ces lieux, rien n'y fait, on se heurte désespérément à une succession de propositions artistiques isolées parmi lesquelles prédominent de nombreux micro-récits individuels qui n'entretiennent entre eux que des liens distendus. Afin de donner un peu plus d'amplitude à ces micro-récits, un bon nombre d'artistes sont intervenus directement sur les murs des cimaises, prolongeant et rehaussant les œuvres réalisées en atelier par des procédés d'écriture visuelle plus libres et plus spontanés. Le parcours de la biennale est donc ponctué d'œuvres dont l'envergure et la trame narrative ont été obtenues à partir de la multiplication ou de la répétition de petits éléments unitaires. Cette façon de faire produit un étrange paradoxe: l'unité stylistique de la biennale vient du fait que presque la moitié des œuvres présentées sont divisibles et décomposables.

Le travail du Français Jean-Luc Verna se déploie suivant ce principe du bandeau sinueux à l'intérieur duquel sont insérées photographies, dessins, bandes et collages en alternance avec des interventions graphiques directes sur les murs. Son univers est peuplé de références mythologiques et astrologiques qui font la part belle à la sexualité et à ses symboles. Narcissique, diabolique, fétichiste, médiatique, grotesque, ironique, bref, toute une gamme de postures et de contorsions sont convoquées dans cette attitude faussement détachée et typiquement française qu'adopte Verna. Son corps généreusement tatoué et percé, sa vie sociale, que l'on devine très active, son œuvre — somme toute assez quelconque —, tout cela ne concourt qu'à une seule et unique chose: construire son propre mythe. Un récit plutôt court et véral.

Pien, fidèle à lui-même

Ed Pien, qui en est à sa deuxième participation consécutive, reste fidèle à lui-même et nous livre une luxuriante jungle de signes exotiques sur papier froissé. L'exotisme, comme chacun sait, est affaire de relativité des points de vue. Ed Pien exploite habilement l'effet de dépaysement qu'exerce sur nous son art et nous sert sur un plateau d'argent l'imagerie populaire orientale qu'il se plaît à réinventer et à restructurer dans des installations qu'on prend plaisir à explorer. On entre dans ces fabuleuses et fragiles lanternes gigognes comme on pénètre dans une caverne préhistorique: sur le bout des pieds et en attente de l'éblouissement. Juste derrière l'installation de Pien, c'est le Japonais Koganezawa Takoheito qui occupe l'espace avec un montage vidéo surprenant. Les deux petits scarabées pointillistes à l'entrée de la salle agissent comme de précieux indicateurs si l'on veut bien comprendre le sens de l'œuvre. Le scarabée, en Chine, est perçu comme l'œuf du monde et comme s'engendrant lui-même. C'est cette faculté d'autogénération déclinée sous une multitude de modalités que l'artiste met en scène avec une économie de moyens stupéfiante. À partir d'une simple motte de pâte à modeler multicolore, Takoheito s'active à des jeux de métamorphose et de permutation de la matière qui atteignent un niveau d'une inouïe complexité. Un récit sur la plasticité de la matière qui défie à un rythme enlevé, voire même dur à suivre par moments, mais qui nous tient en haleine jusqu'au bout.

Dans un tout autre registre, l'artiste mexicain Pablo Vargas-Lugo nous présente trois œuvres qui



SOURCE BIENNALE

Photo de Jean-Luc Verna. Son corps généreusement tatoué et percé, sa vie sociale, que l'on devine très active, son œuvre, tout cela ne concourt qu'à une seule et unique chose: construire son propre mythe.

semblent de prime abord emprunter des directions contradictoires. Mais c'est bel et bien un même regard désenchanté sur le monde qui se dissimule derrière ces pièces conçues à l'image de la précarité ambiante et de notre condition chancelante. Une vaste impression numérique murale représente un satelli-

te de communication échoué au cœur d'un arbre. En face de ce débris spatial peu glorieux dont la terre hérite, deux petites installations vidéo mettent en scène des pavillons flottant au vent. Même la finitude humaine semble incertaine dans ces œuvres dépourvues et sans prétention.

En arrivant dans les salles aérées et nimbées de lumière naturelle du dernier lieu, c'est une œuvre de Cai Guo-Qiang qui nous accueille. L'artiste d'origine chinoise qui vit à New York affiche un penchant certain pour le spectaculaire et l'étrange. Cette commande du Museum of Modern Art peut sembler simpliste et facile. Pourtant, ce grand tableau d'un arc-en-ciel de feux d'artifice sur fond new-yorkais est drôlement bien brosse. La chose peut paraître élémentaire, mais il n'en est rien. Dès l'Antiquité, Plin l'Ancien, dans son *Histoire naturelle*, faisait justement l'éloge du peintre légendaire Apelle parce que celui-ci avait réussi à peindre l'impossible: le tonnerre, la foudre et l'éclair. La difficulté de peindre le feu, à plus forte raison les feux d'artifice, a constitué de tout temps un défi pour les peintres. Et puis, qui ne sait pas voir et sentir dans ces climats à répétition la parodie d'un intense récit orgasmique se prive de suaves plaisirs.

Les participations de l'Anglais Matthew Hale et de la Marseillaise Corinne Marchetti déçoivent à part d'un titre. Les dessins-collages sur fond de textes tirés du Tarot des bohémien de Matthew Hale n'arrivent pas à transgresser les interdits de la sexualité auxquels l'artiste s'attaque. Les formules injonctives enfermées dans des bulles de bandes dessinées ont un certain punch et corrodent par endroits le vernis des bonnes manières anglaises que ses protagonistes traînent jusqu'au lit. Mais la mayonnaise ne prend pas. Même chose pour Marchetti. Ses incursions dans le monde de la mode et des fringues et sa vision de la tendre adolescence sont d'une mièvrerie déconcertante.

Enfin, pour poursuivre dans la catégorie des œuvres qui s'étalent et forment des micro-récits, les Milanais Vedovamazzei présentent une installation traversée par des préoccupations écologiques que l'on aimerait bien mieux comprendre. Une étendue de terre noire et opaque occupe un coin de l'espace qui leur est imparti. Au centre de cette portion de territoire surgit un petit étang. Deux nénuphars flottent à la surface de l'eau qu'une ampoule nue éclaire faiblement. En face d'un fragment de paysage post-nucléaire, une série de minuscules esquisses de fables vertes en attente de réalisation. Mystifiant.

Entre l'intime et l'urbain

MARIE-ÈVE CHARRON

Si le dessin domine dans cette biennale, il ne faut pas s'étonner de le voir sous des modalités qui font contrepois à sa modestie. Ainsi, les petits formats s'alignent en mosaïques généreuses et il n'est pas rare que des pans de mur entiers servent directement de support au dessin. Dans les deux cas, un travail d'inscription de l'œuvre à même les lieux s'affiche et vise l'excès, par un débordement du cadre ou la multiplication des parties.

Loin d'en rester à la bidimensionnalité du médium, plusieurs des œuvres adoptent un dispositif d'installation conjuguant diverses composantes, au sol et au mur. Moins intéressées à souligner le contexte où elles s'insèrent qu'à porter l'attention sur l'horizon culturel à partir duquel elles ont été formulées, plusieurs œuvres sont des petits univers personnels faisant apparaître de manière assez convenue la carte intimiste, ou privée, que l'on associe habituellement au dessin.

La relative fermeture des espaces attribués à chacun des artistes, qui ont dû, sur place, faire une bonne part du travail de réalisation, a contribué à les traiter isolément dans la configuration générale de l'expo, ce qui a pour effet d'accentuer la logique subjective, voire narcissique, qui sous-tend, à divers degrés, les installations.

Il en est ainsi de *This Is Where I Belong*, du Mexicain Daniel Guzman, qui procède par accumulation. Les dessins — des mains, les siennes, celles de ses jeunes neveux et d'autres repiquées à

même les médias populaires — s'assemblent sur le mur selon un certain désordre. Hybride, la mosaïque amasse les références au rock, à la littérature, et les collectionne en y intercalant des vignettes souvent caustiques portant sur la vie et la mort. En apparence anodin, le jeu de citations fait s'entrechoquer les visions naïves des enfants avec celles de l'adulte, empreintes de dureté.

La murale que propose Cisco Jimenez est plus près de sa tradition mexicaine. Moins provocante — l'artiste a pourtant déjà été moins sage —, elle met en scène une tortue empaillée par des photographies couleur et un tracé organique ornamental. Même si le dispositif insiste sur une note végétale et exotique, l'incongruité de certaines scènes et la réplique de la tortue sous la forme d'une sculpture fragilisée au sol semblent surtout parler de la mise en péril de ce symbole mexicain.

Tout juste à côté, *Genetic Diaspora*, du jeune artiste français Fabien Verschaere, étale sur trois murs une frise dessinée au feutre noir qui amalgame des motifs lubriques et bédésques, dans le genre que les amateurs ont déjà pu rencontrer dans les fanzines locaux. Savamment rythmé, le tracé se défend bien, mais la présence au sol d'étoiles en bois surmontées de cactus est moins éloquentes parce que plus décorative, à moins qu'elle ne serve surtout à fournir les éléments d'une mythologie imaginaire.

Autres œuvres à flirter avec la fable mythologique, celles de Kiki Smith montrées plus tôt cette an-

née chez René Blouin. Potentiellement touchantes, mais loin de ce que l'artiste de réputation internationale a déjà réalisé de plus fort, les encres sur papier, au nombre de quatre, s'en remettent à une évocation de la fragilité et de l'angoisse qui ne peut pas fonctionner dans le passage ouvert au quatre vents où les œuvres ont été logées. C'est au contraire en exploitant avantageusement les passages entre les salles que le duo suisse formé de Claudia et Julia Müller ont disséminé leurs portraits géants à l'effigie des icônes populaires d'ici (Céline Dion, le grand Antonio, etc.). Mais ce miroir renvoyé aux références locales rate sa cible, tant par les commentaires écrits qui tombent à plat que par la banalité des choix. Des ratés évidents.

Ce qui rend d'autant plus ré-

joissante la découverte du travail de Bruno Peinado, jeune artiste français qui travaille maintenant aux États-Unis. À même l'espace neutre de la pièce, l'intrication de ses œuvres a pour effet général de composer un entropé des utopies modernes; plusieurs de leurs symboles et de leurs slogans s'y trouvent, renversés et maculés de taches parfois, sous forme de pancartes abandonnées ou directement sur le mur. On dirait bien qu'un vent rebelle a balayé la salle, ramenant à la surface les effigies idéalistes dans un fatras non pas révolutionnaire, mais décevant. Ils sont en effet désamorcés, ces emblèmes, comme dans ces deux vélos BMX enduits de peinture (*Easy Rider*, 2002) qui évoquent le souvenir figé de la libération des mœurs américaines. Juste aussi dans sa manière d'oc-

cuper l'espace, ce travail à lui seul vaut le déplacement.

Dans un tout autre registre, le «bureau» de Jean-François Prost rapporte la documentation photographique des *60 stations, 520 minutes* réalisées dans son «dispositif mobile», une camionnette blanche convertie en salon qui a sillonné les routes avec pour escalas les stationnements des centres commerciaux. Les images compilent

les moments de vacuité, retiennent les détails et mettent en tension les activités de contemplation et de consommation avec une intelligente mesure. Autre zone de mobilité, celle de la frontière entre le Mexique et les États-Unis dans la ville de Tijuana. Elle est la préoccupation du duo mexicain Torolab avec une installation sonore et

VOIR PAGE F 8: URBAIN

Pour s'exprimer avec facilité, avoir le mot juste, un jeu s'impose...

Ados / adultes 21

En vente dans les librairies et les boutiques de jeux.

LIBER

Guy R. Legault
La ville qu'on a bâtie

Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal 1956-1986

La ville qu'on a bâtie
Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal 1956-1986

270 pages, 25 dollars

Des livres pour savoir

Olivieri
librairie • bistro

UN BISTRO

DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

Un livre actuel où sont décrits, dans une langue simple et claire, « les enjeux et les défis » de la banlieue nord-américaine.

Éditions Nota bene

257

LIBERTÉ

TRANSMISSIONS Manon Barbeau Pierre Charland Martine Delvaux Luis Carios Fernández Vital Gadbois Annie Gaudreau Philippe Haeck Christian Lacombe Patrick Lafontaine Hugo Latulippe Albert Low Laurent Mailhot Jocelyne Montpetit Jean-Christian Pleau Andrea Szilasi André Tiphane Jean-Philippe Trottier Laurent-Michel Vacher René Viau

www.revueliberte.ca

LE DEVOIR

DE VISU

La Biennale de Montréal 2002

Défaut de cadre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

La Biennale de Montréal (BM) édition 2002 cherche à se distinguer des modèles dominants des biennales européennes, qui souffrent de gigantisme et qui tendent de plus en plus — c'était le cas de Kassel cette année comme celui de Lyon l'an dernier — vers la puissance de la technologie portée à son comble. Une semaine après l'ouverture de la biennale, quelques questions surgissent.

A l'intérieur d'espaces plus riches, qui donnent l'impression que la BM est plus à l'aise financièrement que les précédentes, les œuvres ont essentiellement été sélectionnées selon une approche disciplinaire qui valorise le dessin. Une telle approche est regrettable dans la mesure où le commentaire critique tente depuis quelques décennies de se défaire de tels modes de découpage qui tranchent moins en fonction du sens des œuvres qu'en fonction des matériaux et techniques privilégiés par les artistes.

Il reste qu'une telle approche, où même les vidéos montrent des dessins, n'est pas à rejeter d'emblée. Ce refus de la technologie, cette méfiance, cette réaction envers elle, dirait-on de façon plus juste, est double. D'une part, elle répond par la négative à un engouement du monde de l'art contemporain. D'autre part, elle semble tenir compte de la nature même du site d'accueil de l'événement, la Cité Multimédia, autrefois investi par la technologie lourde des fonderies, un lieu revampé par l'implantation artificielle de technologies légères (les diverses «pointcom»), lesquelles sont peu associées au dessin, surtout si l'on considère la pratique du point de vue du faire, un mode proche de l'artisanal, ce que défend l'exposition.

Ce choix de présenter le dessin sous la lunette grossissante d'un événement comme une biennale est judicieux. En effet, alors que les hautes technologies semblent prendre la part du lion, la peinture comme le dessin reprennent du galon, comme si le retour du balancier rétablissait déjà la polarité. Il y a tout lieu de se pencher sur la pratique, pour en examiner des développements récents. Cela étant, ce choix de défendre le dessin, d'examiner où il en serait aujourd'hui, après quelques années soi-disant passées à regarder ailleurs, s'accompagne d'a priori esthétiques.

De fait, le visiteur sera mis en contact avec un dessin qui ne se suffit plus à lui-même, qui se présente sous la forme de mosaïques où s'accumulent d'innombrables croquis ou, encore, sous cette autre forme qui emprunte le mode installatif dans lequel le dessin explose à la surface des murs. Ce sont là les deux tendances principales de mode d'exposition des œuvres de l'actuelle exposition.

En cela, la Biennale de Montréal semble rejouer un épisode connu de l'histoire récente de l'art. Au tournant des cloisons qui découpent en des chambres indépendantes les unes des autres les grands espaces occupés par l'exposition, une impression va grandissant, comme un flash-back, soit celle de se retrouver quelques années en arrière et d'entrevoir ce qu'a pu donner le contexte de l'East Village, à New York, au début des années 80, où les artistes de la *bad painting* sévissaient dans des espaces de fortune. De fait, il n'y a qu'à consulter le catalogue du Musée d'art moderne de New York,

Allegories of Modernism, de Bernice Rose, entièrement consacré au dessin, pour se retrouver avec le sentiment que la BM semble aujourd'hui réemprunter des sentiers vieux de 20 ans.

Les images incluses présentent une iconographie si souvent rencontrée que rapidement les œuvres perdent de leur intérêt. L'érotisme et la mythologie, ou, mieux, les mythologies, sont légion dans le parcours. Comme moyen d'expression rapide et spontané, veut le lieu commun, le dessin se prêterait à ces déversements d'intériorité. En comparaison, les fanzines et les graffitis de la ville offrent aujourd'hui une solution de remplacement enviable à l'art, comme autrefois les artistes de l'East Village, déjà entre hédonisme et stoïcisme (selon les grands axes de l'événement), faisaient valoir leur réponse.

Côté mythologies: celles de Jean-Luc Verna, à grand renfort d'autoprototypes nus, montrent son corps tatoué et perforcé. Truffées de références à l'histoire de l'art — renvois au symboliste Félicien Rops et à Michel-Ange qui se représentait sous les traits de saint Barthélémy sur la voûte de la chapelle Sixtine —, ses œuvres sont moins à prendre au premier degré que celles des sœurs Müller, qui ont choisi la solution facile de reprendre des icônes locales — José Théodore, Céline Dion et Pierre Elliott Trudeau, ou celle, moins évidente, de la première Amérindienne béatifiée, Kateri Tekakwitha — en leur adjoignant des commentaires critiques affligeants.

Peu d'œuvres réellement majeures ressortent de cette édition. Celles bien ciblées de Marcel Dzama, d'Alain Pailment, de Bruno Peinado (peut-être le plus fort) et de David Blatherwick (en vidéo plus qu'en peinture), en plus de quelques autres, côtoient des pièces dont l'artiste donne l'impression de n'avoir pas su quoi faire. C'est le cas de Koganezawa Takehito: sa bande vidéo, fascinante, est portée par un dispositif de présentation qui sape le travail des images. Et les manières lassent, comme l'accumulation de petits dessins sur les pages d'un livre pour les transformer en journal érotique. C'est au point où l'érotisme ici présent (certains y verront de la pornographie), pour lequel il ne s'agit que de montrer ce qui existe et qu'il ne sert à rien de cacher, n'a plus rien d'intéressant.

Il n'y a pas lieu cependant de parler d'échec. Si les œuvres sont de qualité moyenne, cela relève d'un constat: parmi les expositions tenues à Montréal annuellement, 500 en moyenne, combien en retenir-vous d'excellentes? Probablement moins de dix. Ce n'est pas qu'affaire de statistiques, mais, de ce point de vue, la BM se situe dans la moyenne. Cependant, on s'attend à plus d'un pareil événement. En cela, le travail du commissaire est sans doute à remettre en question.

La Biennale de Montréal pourrait se distinguer dans sa manière de ne pas offrir qu'une vitrine, comme c'est le cas ailleurs et qui fait qu'une biennale ne peut se visiter qu'en butinant, en devenant le lieu d'une réelle prise de position qui ne concerne pas spécifiquement la discipline en cause. La principale faiblesse de la BM est de n'avoir pu construire de liens entre les œuvres. La BM peut se démarquer en proposant un état des lieux sur une ou deux questions précises. Avec la thématique retenue, sur *«le plaisir, la passion et les émotions»*, tous les dessins du monde auraient pu se trouver sur les murs.

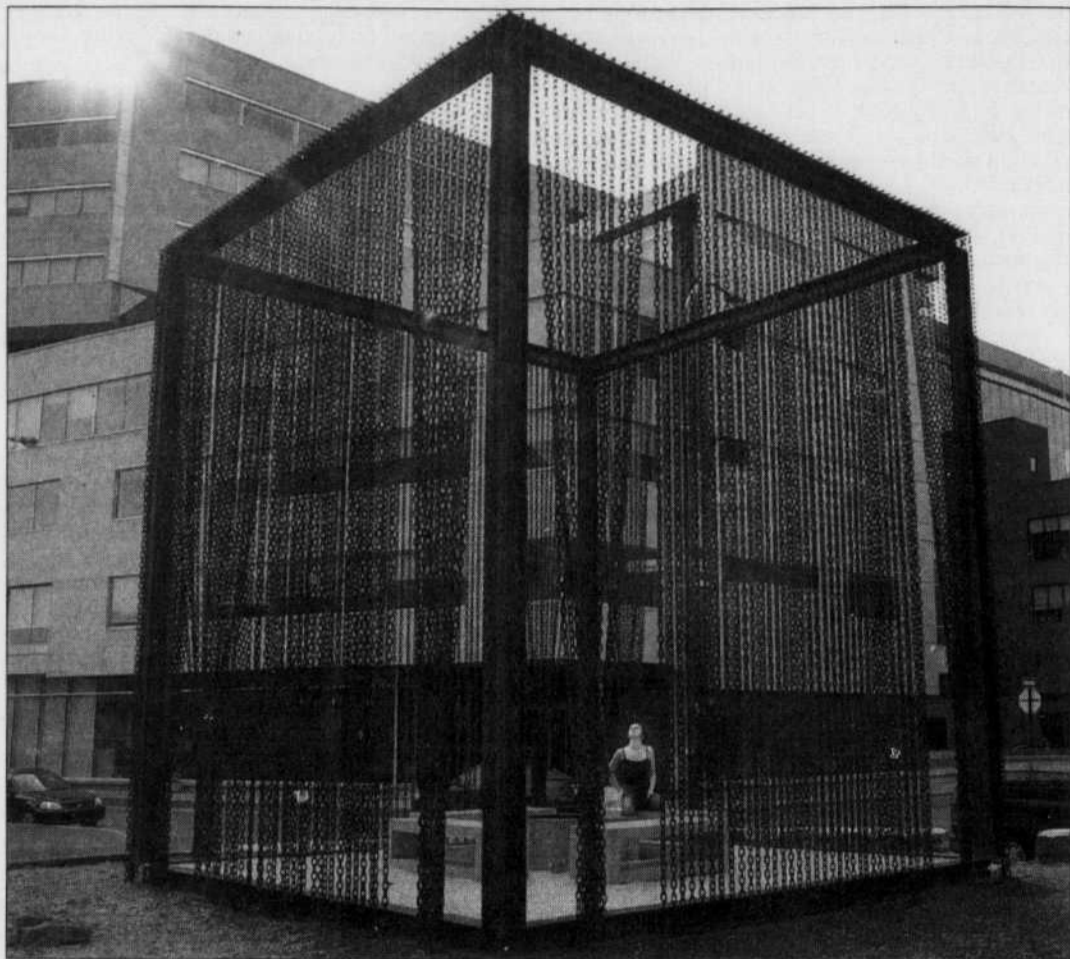
CHAIN REACTOR

Marco Casagrande
et Sami Rintala
Biennale de Montréal
angle des rues Wellington
et Prince
Jusqu'au 3 novembre

À cause de ses moyens restreints, la Biennale de Montréal n'a pu cette année commander d'œuvres spécifiques et inédites qu'à un seul artiste. C'est ainsi que le duo finlandais formé de Marco Casagrande et Sami Rintala, deux artistes ayant une formation d'architecte, a été invité à investir un terrain encore vacant de la Cité Multimédia, dans l'axe de la rue Prince où se tient la Biennale.

L'idée est simple, mais efficacement menée. Sur ce site entouré des vestiges des anciennes constructions qui s'y trouvaient, le jeune duo, invité à la Triennale de Yokohama en 2001 et à la 7^e Exposition internationale d'architecture de la Biennale de Venise, poursuit sa réflexion sur l'habitat sous l'angle de considérations sociales.

Pour contrer l'atrophie des rapports humains — donnée encore plus déterminante dans un quartier récemment créé artificiellement —, le duo a érigé un grand cube fait de poutres d'acier utilisées pour la construction de gratte-ciel, l'acier étant un matériau associé à la modernité en architecture. Les parois de cet abri d'une technologie apparentée à une époque révolue du Faubourg des Récollets, où jadis les fonderies étaient nombreuses, sont formées par des chaînes souillées de rouille et de suie. À l'intérieur, des bancs de béton et une cuvette de calcaire, au centre, sur un plancher de pierres blanches, attendent les passants, la cuvette n'étant rien d'autre qu'un foyer. Une seule ouverture permet d'entrer à l'intérieur.



Chain Reactor, de Marco Casagrande et Sami Rintala. Le duo a érigé un grand cube fait de poutres d'acier utilisées pour la construction de gratte-ciel. Les parois sont formées par des chaînes souillées de rouille et de suie.

L'œuvre s'est détériorée rapidement. La cuvette s'étant fissurée, le feu n'a pu être allumé. Mais des réparations doivent être faites et les bûches qui avaient été déposées sous les bancs de béton réapparaîtront bientôt. Ce bivouac ravive en effet une pratique vieille de plusieurs millénaires: le simple fait de se retrouver auprès du feu.

L'œuvre, comme celle de Jean-François Prost et celle de Torolab, à l'intérieur, aborde la question très actuelle de la précarité de l'habitat et, d'un même souffle, s'y trouvent abordées avec sensibilité les questions de l'itinérance, des sans-abri, des travailleurs, comme celle, plus mondaine, des visiteurs de la Biennale, qui repartiront après leur visite. Chain

Reactor — le titre, bien sûr, évoque autant le matériau utilisé que l'onde des rencontres susceptibles d'être provoquées par l'œuvre et l'usage très clair qu'elle invite à faire — possède cette faculté d'abriter à l'extérieur, de se signaler comme lieu paradoxal de transition et d'arrêt, de confondre le public et le privé.
B. L.

Lieu de transition

Une nécessaire présentation

BETTY GOODWIN

Biennale de Montréal
745, rue Ottawa
Jusqu'au 3 novembre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Seul volet monographique à l'affiche de la Biennale de Montréal, l'exposition consacrée à Betty Goodwin présente une douzaine d'œuvres de l'artiste émérite qui, à Montréal comme au Canada, n'a plus besoin de présentation. Dans la petite galerie du Quartier Éphémère, la vitrine réduite consacrée à l'artiste et à sa longue carrière est soutenue par le caractère intimiste des lieux. Par contre, on peut douter de la capacité de l'exposition à représenter une artiste aussi importante dans un événement à caractère international.

Toutes les œuvres montrent les

manières qu'a eues Goodwin, entre 1984 et 2000, de représenter le corps humain baignant entre le sol et l'éther, entre sa corporalité éprouvée par les tourments de l'existence et un état immatériel, comme si ce corps avait déjà été arraché à ses souffrances. Entre les nageurs, typiques de l'iconographie de l'artiste, et la magistrale série des *Nerves*, où le corps se fuit par les lignes de ses ligaments, comme si sa force active était absorbée par le sous-sol, le corps dans ces œuvres est continuellement empreint de pathos. Pour ce qui est du plaisir, l'un des trois axes de la Biennale avec la passion et l'émotion, on comprend vite que ces œuvres ne le cultivent pas spécialement, loin de là.

De la série des *Nerves*, dont on ne peut se lasser, l'exposition retient trois exemples éloquentes. Le reste de l'exposition permet au mieux de comprendre l'esprit dans

lequel l'artiste travaille, manière qui a largement fait école, au point où on a presque l'impression que ces œuvres sont sans âge. Dans un moment d'égaré, on pourrait même aller jusqu'à dire qu'elles touchent à la dimension hautement utopique, voire inexistante, de l'universel. Par contre, les petits dessins et les œuvres de taille moyenne de cette présentation sont des œuvres moins centrales.

Betty Goodwin a représenté le Canada à la Biennale de Venise de 1995. De plus, tant le Musée des beaux-arts du Canada que la Art Gallery of Ontario (AGO) lui ont consacré des rétrospectives récemment, en plus d'établir des catalogues raisonnés de son œuvre. Dans le programme de la Biennale de Montréal, il est clairement énoncé que l'exposition Goodwin ne se veut pas une rétrospective.

Il est irréaliste d'exiger d'un événement comme la Biennale de

Montréal de réunir en quantité des œuvres d'une même artiste. Bien que l'initiative soit louable à plus d'un égard, et bien que la présence d'une artiste majeure comme Goodwin dans une biennale montréalaise soit cruciale, d'autant plus qu'elle éclipe en qualité plusieurs des jeunes artistes en présence, l'entreprise est dirigée avec trop peu de rigueur pour faire connaître cette œuvre aux visiteurs étrangers.

Trop peu d'œuvres ont été tirées de leurs collections pour donner réellement à l'artiste une vitrine à la hauteur de sa réputation grandement méritée. La sélection est trop pointue, elle entre trop dans le détail. Mais puisque la rétrospective de l'AGO n'est jamais venue à Montréal, puisque les œuvres de Goodwin ne sont pas montrées très souvent, même avec ces réserves, la présentation est d'autant plus appréciée.

GALERIE BERNARD
EXPOSITION CLAUDE VERMETTE
du mercredi 18 septembre au samedi 19 octobre 2002
«TRACES ET SIGNES»
(choix d'œuvres depuis 1947)
90 av. Laurier Ouest Montréal (Québec) H2T 2N4
Téléphone: (514) 277-0770
Horaire de la galerie:
du mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

DERNIÈRE JOURNÉE
Violaine GAUDREAU
PORTRAIT D'UNE VOIX — ŒUVRES RÉCENTES
Bertrand CARRIÈRE
SIGNES DE JOUR — PHOTOGRAPHIES
GALERIE SIMON BLAIS
5420, boulevard Saint-Laurent H2T 1S1 514 849 1185 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

David Lafrance
Chansons d'amour
Du 12 septembre au 12 octobre 2002
Galerie Yergeau du Quartier Latin
2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal
Tel.: 514-843-0955
Du mercredi au samedi de 13h à 17h,
le vendredi de 13 à 21 heures

CONCOURS D'ARTS VISUELS

Le prix **PIERRE-AYOT** est destiné aux jeunes artistes.

Le prix **LOUIS-COMTOIS** est destiné aux artistes en mi-carrière.

Le formulaire d'inscription et les règlements du concours sont disponibles dans les maisons de la culture et les lieux de diffusion culturelle des arrondissements, au bureau de l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) et au Service du développement culturel.

Date limite de présentation des dossiers:
le vendredi 25 octobre 2002, à 17 h

AGAC : (514) 861-2345 (du lundi au vendredi, 10 h à 18 h)
Ville de Montréal : Normand Biron, commissaire à la promotion des arts et des entreprises culturelles : (514) 872-1160

www.ville.montreal.qc.ca/culture

Ville de Montréal

URBAIN

SUIITE DE LA PAGE F 7

visuelle qui expose leur *Urban Survival Unit 7.01*, une maison pliable qui se range dans un sac à dos, conçue pour être fixée aux nombreuses structures d'affichage publicitaire laissées vides dans la ville de Tijuana. Les travaux de Prost et de Torolab montrent une inscription dans le domaine social et une prise en compte des habitus urbains, des résonances que, quoique le thème *La vie, c'est la vie* ait été large, la biennale fait (trop?) peu entendre.

Le Devoir poursuivra la semaine prochaine sa couverture de la Biennale de Montréal.

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 6 OCTOBRE

jusqu'au 1^{er} novembre

Simon Carmichael

GALERIE
LINDA VERGE1049, AVENUE DES Érables
QUÉBEC (418) 525-8393